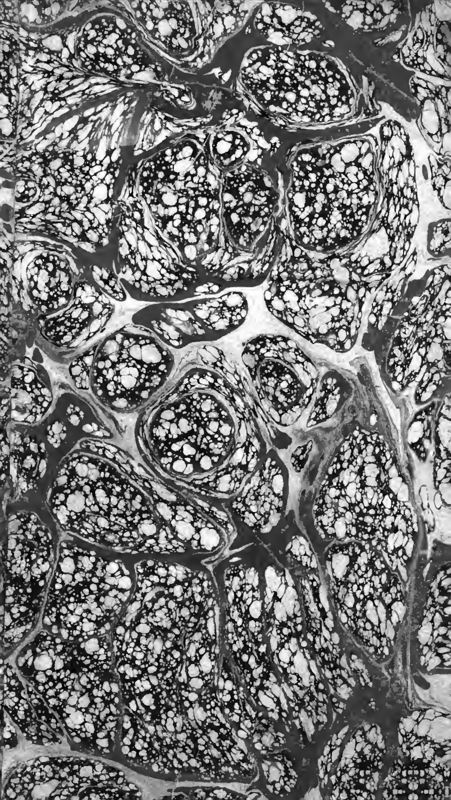






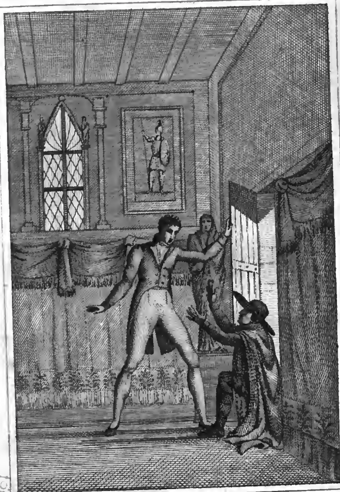
LE FILS BANNI,

OU

LA RETRAITE DES BRIGANDS.



Tom. III.



Mo ieur lui dit Osmond, qúe vous
est ıı arrivé .



LE FILS BANNI,

OU

LA RETRAITE DES BRIGANDS;

Par Madame REGINA-MARIA ROCHE,
Auteur des *Enfans de l'Abbaye*.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez JOSEPH CHAUMEROT, Libraire,
Palais du Tribunat, Galerie de Bois, près
le Passage Valois, N°. 188.

1808.

LE FILS BANNI,

OU

LA RETRAITE DES BRIGANDS.

CHAPITRE PREMIER.

A l'entrée du détroit de Messine, les rivages de l'Italie offrent un spectacle magnifique. Osmond le contemploit avec enthousiasme, lorsqu'une galère attaqua son vaisseau, qui, n'étant point préparé à la défense, fut pris après un léger combat.

Le comte, qui étoit dévoré d'impatience de revoir sa tante et de réaliser les plans qu'il avoit formés pour Osmond,

fut désespéré de cet événement inattendu. Avec sa véhémence ordinaire il auroit découvert son rang aux pirates, et seroit entré en négociation avec eux, si Osmond ne l'avoit conjuré tous bas de ne rien précipiter.

« Eh bien, mon ami, répliqua le pauvre comte en lui jetant un triste regard, vous serez mon guide; mais vous ne pouvez pas nier plus long-temps que je ne sois singulièrement malheureux, et que je ne sois enfin un de ces êtres infortunés sur lesquels une sorte de fatalité semble toujours suspendue. »

Osmond étoit sur le point de lui répondre, lorsqu'un léger coup de plat de sabre sur l'épaule l'en empêcha; il se retourna précipitamment, et vit un homme d'une figure sauvage, qu'il reconnut à son habit, et au ton d'autorité qu'il prenoit, pour être le capitaine de ces corsaires. Venez, venez, jeune homme, dit le

pirate en italien ; vous et votre compagnon devez changer de quartier. En parlant ainsi, il prit Osmond par le bras, et le conduisit dans la galère, pendant que ses gens emmenoient le comte.

L'équipage du vaisseau fut enfermé dans les écoutilles, à l'exception de quelques hommes qu'on laissa pour le conduire ; et le pirate, à la grande surprise du comte, dirigea sa course vers Accerenza.

Pendant que l'on s'assuroit des autres prisonniers, Osmond et le comte furent enfermés ensemble dans la principale chambre du vaisseau. Aussitôt qu'on les eut laissés seuls, le comte s'écria : Malheureux que je suis! serai-je toujours le jouet de la fortune? Quelle est donc cette misérable vie dans laquelle rien n'est certain que la mort! Né au sein des grandeurs et de la richesse, peut-être suis-je condamné à passer le reste

de mes jours dans l'esclavage., et dans un esclavage dont l'horreur sera encore augmentée par l'idée de vous y voir réduit !

Je vous conjure, mon cher comte, s'écria Osmond, qui commençoit à s'alarmer sérieusement de l'excès de son agitation et du désordre de ses regards; je vous conjure de modérer ces transports : je ne doute point que cette affaire ne finisse beaucoup mieux que vous ne l'imaginez.

Et s'il n'en étoit pas ainsi, demanda le comte en levant les mains au ciel, quelle consolation pourriez vous me donner?

J'espère que je vous en donnerois, dit Osmond, en essayant de ranimer ses esprits, car il n'étoit pas lui-même sans inquiétude; je pense que je serois capable de vous convaincre qu'au milieu des plus grandes infortunes, il reste

toujours au fond de notre cœur l'espoir que la Divinité ne nous abandonne jamais, et que le malheur que nous éprouvons dans un temps, sert à nous rendre heureux dans un autre.

Le comte saisit les mains de son ami, et les serra avec ferveur dans les siennes. O cher Osmond! s'écria-t-il les yeux pleins de larmes, je vous prouverai, dès aujourd'hui, que je veux prendre de l'empire sur moi-même, et suivre en tout votre exemple; et pour vous convaincre combien je suis sincère, je désirerois que quelque nouvelle épreuve m'arrivât dans ce moment.

Osmond ne fit pas le même souhait, tant il étoit certain qu'il est plus aisé de déclamer contre les erreurs, que de s'en corriger.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée du capitaine, accompagné d'un autre homme.

Le premier demanda à ses prisonniers, d'une voix rude, s'ils vouloient se reposer, en ajoutant qu'ils pouvoient agir suivant leur inclination. Nous savons, dit-il, traiter convenablement les personnes qui peuvent bien payer pour cela.

Vous pouvez y compter, s'écria le comte vivement, en quittant un siége sur lequel il ne faisoit que de s'asseoir; vous serez généreusement récompensé : demandez ce que vous voulez pour nous rendre la liberté, et....

Patience ! patience ! interrompit le capitaine d'un air de satisfaction. J'ai trop d'affaires maintenant pour m'occuper des vôtres. Encore ce jour-ci et celui d'après, et nous en parlerons.

Ce discours, qui prouvoit à Osmond que leur captivité ne pouvoit être longue, calma en grande partie l'agitation de son esprit. Il n'en fut pas de même du

comte, qui montra bientôt à son ami, par l'humeur extrême que ce délai lui causoit, que sa résolution d'être maître de lui étoit une tâche bien difficile à remplir.

Le camarade du capitaine ayant tiré quelques provisions d'un buffet, ils s'assirent tous les deux à table, et, sans s'inquiéter de la présence des prisonniers, renouvelèrent une conversation qu'ils paroissoient avoir déjà commencée avant d'entrer dans la chambre. Je vous le répète, s'écria le capitaine, vous avez eu le plus grand tort, Varcelli, de me conseiller la prise de ce vaisseau; car je suis convaincu qu'ayant laissé des hommes de notre équipage pour le garder, nous ne serons plus en assez grand nombre pour exécuter le plan du marquis. Que Dieu vous conduise! répliqua l'autre; vous n'avez à combattre que des femmes : voulez-vous parier qu'avec

quatre hommes vous en viendrez à bout?

Halte-là, mon ami! répondit le capitaine; je vois par ce que vous dites, que vous n'avez aucune connoissance du château d'Accerenha; mais ce que je sais certainement, c'est qu'il n'y a pas moins de quarante domestiques dans ses murs, et qui vous enverroient bientôt M. Varcelli et ses quatre hommes à tous les diables. Si je n'avois pas été obligé de diviser mes braves gens, en cédant à votre ardeur de gain, je n'aurois point douté de notre réussite; mais nos forces sont divisées. Cela sera une jolie chose, en vérité, si nous sommes forcés d'abandonner notre entreprise, et de perdre non-seulement la récompense promise par le marquis, mais aussi la chance que nous avions de nous enrichir des trésors d'Accerenha. Allons, comme c'est vous qui m'avez entraîné dans toutes ces dif-

ficultés, tâchez donc de m'en tirer.

Pendant que cette conversation se passoit, Osmond, qui ne perdoit pas de vue le comte, l'examinoit avec inquiétude, et craignoit que l'excès de son émotion ne découvrît qui il étoit; car alors il ne doutoit pas qu'on ne leur ôtât la vie, ou qu'on ne les gardât dans une captivité éternelle. Il fut convaincu par ce qu'il venoit d'entendre, que le marquis Salvilina étoit l'auteur du complot formé contre Accerenha, dans l'intention de s'emparer du comte ou de l'assassiner, ne sachant pas qu'il étoit alors absent du château.

La chambre étoit petite, et les regards du capitaine et de son camarade se dirigeoient de moment en moment sur lui et sur son ami. Osmond essaya de rencontrer les yeux du comte, et de lui faire entendre par un coup d'œil expressif la nécessité de garder le silence; mais ce fut en vain; les regards du comte étoient

attachés sur les deux corsaires; et enfin, à l'extrême surprise d'Osmond, le comte, en élevant les mains au ciel, s'écria : Grand Dieu! vous ne permettrez pas sûrement que tant de méchanceté triomphe! vous ne permettrez pas que l'innocence et la vertu succombent.

Oh! oh! que dites-vous là, jeune homme? dit le capitaine, laissant tomber sa fourchette et son couteau, en jetant un regard d'une curiosité féroce sur le comte et sur Osmond.

Le comte se leva précipitamment; Osmond en fit autant, et prévoyant que s'il ne l'empêchoit de parler, tout ce qu'il étoit si important de cacher seroit connu, il le poussa légèrement, et se mit devant lui.

« Je vous le dirai; je vous expliquerai ce que veut dire cette exclamation, dit-il aux corsaires.

Dépêchez-vous donc! s'écria le capitaine; je veux savoir si vous connoissez

quelque chose du château ou de la famille d'Accerenza.

Oui, oui, vous serez obéi, répondit Osmond en s'approchant lentement de la table, pendant qu'il cherchoit quelque chose de plausible à dire.

Eh bien, pourquoi ne commencez-vous pas? dit le capitaine.

Avant que je le fasse, reprit Osmond, qui cherchoit à gagner du temps pour réunir ses idées, veuillez bien me donner un verre d'eau-de-vie.

Varcelli, versez-leur à boire, dit le capitaine rudement.

Varcelli obéit. Osmond garda le verre près de ses lèvres, pendant quelques minutes, et durant cet intervalle, composa l'histoire suivante.

Depuis plusieurs années, un procès très - important ayant eu lieu entre la maison Morati et celle de Tarento, la présence de deux personnes de la famille d'Alhama, frère et oncle de mon ami

que voici (en montrant le comte), fut jugée nécessaire. Après bien des recherches, parce que le lieu de leur résidence étoit en Espagne, on les décida à passer en Italie. Avant leur arrivée, il fut reconnu que leur présence feroit juger l'affaire en faveur de la famille Tarento. Cette circonstance engagea l'orgueilleuse et sanguinaire maison de Morati à former le projet de les assassiner. Ce projet ne fut que trop bien exécuté. Mon ami, en apprenant le sort cruel de ses plus proches parens, et l'impunité de leurs assassins, fit le vœu solennel de ne prendre aucun repos jusqu'à ce qu'il les eût vengés. Enfin, je puis vous avouer maintenant qu'il n'y a que la vie de la marquise Morati, et de son neveu le jeune comte Placentia, qui puisse satisfaire sa haine. Nous nous rendions au château, dont nous espérions escalader les murs, quand vous vous êtes emparés de nous. »

Qui êtes-vous vous-même, demanda le capitaine en le regardant d'un œil scrutateur ; est-ce que la famille Morati a aussi assassiné un de vos parens ?

Non, répliqua promptement Osmond ; mais l'injure de mon ami est la mienne. J'ai connu don Alhama, et j'ai juré d'aider à le venger.

Eh bien, eh bien, ma maxime à moi, dit le capitaine, est de ne jamais me mêler de ce qui ne me regarde pas. Et il rapprocha sa chaise de la table, pour boire un grand verre d'eau-de-vie. — A de certaines conditions, cependant, que je vous expliquerai dans peu, continua-t-il, je ne vous empêcherai point, ainsi que votre ami, de mettre le feu au château d'Accerenha, si cela vous fait plaisir.

Osmond le salua avec reconnoissance. Quelques minutes après, le capitaine et et son compagnon quittèrent la cham-

bre. Aussitôt qu'ils furent éloignés, le comte témoigna à Osmond l'étonnement que lui causoit l'histoire qu'il venoit d'inventer.

Je ne puis vous en dire le motif maintenant, mais j'en ai de très-importans, et je vous conjure surtout de garder le silence le plus profond sur ce qui vous regarde, quelque chose que vous puissiez entendre. Heureusement que nous avons donné les mêmes injonctions à Antonio, avant qu'on nous séparât de lui.

Osmond pensoit qu'en effet, le capitaine ayant peu de monde, on pourroit leur permettre de se joindre à l'équipage pour attaquer le château, et qu'alors il trouveroit peut-être un moment favorable pour donner l'éveil à ses habitans.

Le capitaine, et Varcelli qui paroissoit être son confident, revinrent bien-

tôt après. Osmond et le comte se mirent au lit ; mais ils n'avoient aucune envie de dormir ; et quand même ils en auroient ressenti le besoin, ils y auroient résisté, tant ils désiroient découvrir encore quelque chose des projets du capitaine et de son associé. Rien de nouveau cependant ne transpira.

Le lendemain, quelques mots du capitaine leur firent comprendre qu'il se proposoit d'attaquer Accerenza dans la nuit suivante ; et leur inquiétude s'accrut lorsque Varcelli vint dire à Osmond que le corsaire le demandoit.

Eh bien, mon ami ! s'écria-t-il en le prenant par le bras, cet autre jeune homme est-il toujours dans les mêmes dispositions contre la famille Morati ? Et vous, n'en avez-vous pas changé ?

Non, en vérité, répondit Osmond.

Eh bien, s'il en est ainsi, sachez donc que les forces de mon équipage

étant divisées, j'aime mieux me servir de vous deux que d'envoyer chercher à terre quelques autres braves dont j'aurois besoin. Mais ne voulant point vous ramener à mon bord, j'espère que vous me remettrez les objets précieux que vous pouvez avoir sur vous.

Certainement, répondit Osmond avec transport ; mais permettez-moi d'informer mon ami de vos bontés, car il est dans une extrême inquiétude.

Eh bien, allez-y. Souvenez-vous seulement que je ne veux point être trompé. Je lui ai vu des chaînes de montres, et des bagues d'une grande valeur. Dites seulement à votre ami qu'il ne parle de rien jusqu'à l'exécution de l'entreprise. Je compte prendre terre vers minuit. Il n'y a pas de lune, la nuit sera aussi sombre que je la désire. Avec des échelles de corde, nous escaladerons l'enceinte du château ; c'est là que

le danger commencera, car les bâtimens de la première cour sont habités par de nombreux domestiques.

Et alors, demanda Osmond avec inquiétude, vous croyez donc qu'ils seront endormis ?

Oui, sûrement ; mais, comme je vous l'observe, on ne sauroit agir avec trop de précaution, car nuit et jour ils sont sur leurs gardes, et le danger une fois passé, nous serons maîtres du château.

Ils sont toujours sur leurs gardes ! reprit Osmond, pouvant à peine cacher sa satisfaction.

Oui, ils ont des armes, et de la lumière en cas de surprise, à cause de l'isolement du château et de sa proximité de la mer. Ainsi souvenez-vous, camarade, d'être très circonspect ; car, une fois l'alarme donnée, nous avons peu de chances pour la réussite de notre entreprise.

Comptez sur l'usage que je ferai de

tout ce que vous m'avez dit. A présent, permettez-moi de rejoindre mon ami.

Osmond descendit aussitôt dans la chambre, et trouva le pauvre comte dont la physionomie exprimoit le désespoir. Il l'entraîna vers la fenêtre, lui raconta à voix basse toute sa conversation avec le capitaine, et l'espérance qu'elle lui avoit fait naître.

Les transports du comte furent alors aussi extravagans que sa douleur avoit été excessive. Il rioit et pleuroit en même temps, serrant avec transport Osmond contre son sein, et l'appelant le sauveur de toute sa famille.

Osmond cherchoit à le calmer en lui rappelant ses résolutions, lorsque le capitaine parut.

Eh bien, mes jeunes étourdis, quel diable de tapage vous faites ! vous parlez furieusement haut!

Osmond déposa aussitôt dans ses mains tous ses bijoux et ceux que le comte lui

avoit remis; et pendant que le corsaire les examinoit d'un œil avide, le comte promit par signes à Osmond de se laisser entièrement conduire par ses avis.

CHAPITRE II.

Le vaisseau jeta l'ancre à la vue du château ; et à l'heure fixée pour l'attaque, les gens qu'on y avoit destinés furent mis à terre, armés de pistolets, de sabres et de carabines. Ils escaladèrent les murs facilement : Osmond eut soin d'être des premiers à y monter. La nuit étoit très-sombre ; mais une foible lumière, à quelque distance, lui indiqua le bâtiment que les domestiques occupoient.

S'éloignant avec précaution des brigands qui l'accompagnoient, Osmond s'avança vers la cour, prit un pistolet à sa ceinture et le tira. L'effet fut tel qu'il l'attendoit; les domestiques alarmés sortirent aussitôt, quelques-uns

avec

avec des armes, les autres avec des torches. — Les murs sont escaladés par des bandits ! s'écrie Osmond ; soyez prompts, mes amis ! ils n'échapperont pas.

Par ici, par ici ! dit alors le comte qui avoit suivi son ami (au grand étonnement de ses gens qui le croyoient bien éloigné du château). On ne perdit point de temps en vaines questions, et après une foible résistance, le pirate fut saisi avec sa bande.

On dépêcha un domestique vers la marquise, pour lui rendre compte de l'événement qui venoit d'avoir lieu, et la préparer à revoir son neveu. Ainsi, avant qu'ils eussent atteint le château, elle se trouva prête à le recevoir.

Leur entrevue fut touchante. Pendant quelques minutes, le comte ni la marquise ne purent trouver de langage pour

exprimer ce qu'ils ressentoient. A la fin, le comte se dégageant doucement des bras de son aimable tante, prit la main d'Osmond : Recevez, madame, lui dit-il, le chevalier Munro comme un second fils ; il est votre libérateur, et sans lui je n'existerois plus.

La marquise lui tendit la main, et Osmond la pressa de ses lèvres.

Le comte apprécie trop les services que j'ai eu le bonheur de lui rendre, répondit Osmond en rougissant de sensibilité et de reconnoissance, et il oublie ce qu'il a fait pour moi. — Vous êtes de généreux amis ! s'écria la marquise. .... Mais, venez. ... j'ai la plus grande impatience de connoître les particularités de l'événement qui vient de se passer.

Elle les fit asseoir à une table que les domestiques, ravis de revoir leur jeune maître, s'étoient empressés de servir. Le comte et Osmond satisfirent

alors sa curiosité. Lorsque l'émotion du comte lui ôtoit le pouvoir de s'exprimer, Osmond continuoit son récit; et lorsque la modestie arrêtoit Osmond, son ami reprenoit avec vivacité la parole.

« Grand dieu! dit la marquise, combien ce que je viens d'entendre me prouve bien qu'on doit se soumettre aux épreuves que le ciel nous envoie!

Le comte rougit, et Osmond sourit involontairement. La marquise s'en aperçut, et son sourire lui fit comprendre que le caractère de son neveu lui étoit parfaitement connu.

Osmond fut conduit ensuite dans un appartement magnifique, où la fatigue le plongea bientôt dans un profond sommeil.

En s'éveillant le lendemain, un domestique se présenta pour prendre ses ordres. Après l'avoir conduit dans une salle de bain revêtue de marbre blanc,

et lui avoir offert, de la part de la marquise, des habits magnifiques, on l'introduisit dans un salon très-élégant, où la marquise Morati l'attendoit.

Elle le reçut avec la plus grande bienveillance. Nous déjeunerons seuls, chevalier, lui dit-elle; mon neveu est encore trop agité par les souvenirs que ce château lui rappelle; mais je regrette moins son absence, désirant avoir une conversation particulière avec vous.

D'après ce que m'a dit le comte, je me suis aperçue que vous aviez un très-grand ascendant sur lui; et personne, mieux que vous, ne peut alors lui apprendre un événement extrêmement heureux. Oui, chevalier, continua-t-elle en voyant l'étonnement et la joie se peindre sur la figure d'Osmöd. — Apprenez donc que le duc de Molina vit encore, et que sa charmante sœur n'est point mariée. L'un est toujours son ami,

et l'autre l'aime avec la même tendresse. La précipitation que mon neveu mit à quitter l'Italie, fut cause de son erreur. Le jour même de son duel avec le duc, lady Elisara arriva à Naples, s'étant échappée de la maison de Salvilina avec le secours d'un domestique qu'elle avoit gagné. Elle eut bientôt justifié le comte aux yeux de son frère; et aussitôt qu'il fut en état de voyager, le duc partit avec lady Elisara, espérant trouver mon neveu caché dans ce château. Son chagrin fut extrême lorsque nous ne pûmes lui en donner de nouvelles; il se détermina à chercher lui-même le comte, et me fit l'honneur de me confier lady Elisara. Je n'ai point osé annoncer tant de bonheur à mon neveu, dans la crainte des transports que cet heureux changement lui causeroit : un ami comme vous peut seul les modérer.

Osmond s'inclina. Ah! madame, avec

quel empressement je vais remplir vos ordres !

Je me repose sur vous, continua la marquise avec vivacité, du soin de prévenir une nouvelle affaire entre le comte et le marquis Salvilina. Je sais maintenant, à n'en pouvoir douter, que le projet du marquis étoit de m'arracher lady Elisara ; et je suis fâchée de dire que malheureusement cet homme n'est jamais embarrassé pour faire exécuter les plans les plus criminels.

Osmond demanda si lady Elisara étoit toujours dans le château.

Elle y est encore, reprit la marquise, et j'espère qu'elle ne le quittera pas avant d'avoir changé de nom.

Vous l'avez sans doute informée du retour du comte ?

Oui; mais elle connoît la nécessité de le préparer à cette entrevue. Ainsi, chevalier, je vais retrouver mon neveu

et lui annoncer votre visite. Pendant ce temps, si vous préférez l'étude à la promenade, vous trouverez dans l'appartement voisin des livres et des instrumens de musique.



CHAPITRE III.

Aussitôt que la marquise se fut retirée, Osmond, impatient d'examiner l'aspect enchanteur qui s'offroit à ses yeux, quitta le salon et descendit dans le parc.

Devant lui s'étendoit une pelouse immense, parsemée de bosquets d'orangers, de citronniers et de myrtes. Un lac spacieux, dont les eaux transparentes réfléchissoient les arbres qui l'entouroient, terminoit cette charmante prairie. Au-delà, une vallée richement cultivée se prolongeoit entre de hautes montagnes ; des forêts d'un vert sombre, et quelques villages, terminoient ce paysage.

L'enthousiasme d'Osmond étoit à son comble ; il s'arrêtoit de temps en temps, et regardoit autour de lui comme s'il eût craint que quelque chose n'échappât à son admiration. En arrivant près des bords du lac, il aperçut une île qui lui parut charmante. Il détacha un petit bateau qu'il trouva près du rivage, et s'y rendit aussitôt. Au centre de l'île, les plus beaux arbres formoient des bosquets délicieux ; des ruisseaux d'une eau limpide s'échappoient à travers des rochers que dominoit un pavillon élégant. Osmond y entra, et pendant qu'il examinoit les tableaux qu'on y avoit réunis, il entendit les accords les plus harmonieux, et, traversant un autre appartement, il aperçut à travers une porte vitrée, une jeune dame qui tenoit un luth dans ses mains.

A peine Osmond l'eut-il fixée, que tous ses sentimens furent absorbés par celui de l'admiration. Elle paroissoit

avoir dix-sept ans; l'éclat de ses grands yeux bleus étoit tempéré par de longues paupières noires; son teint étoit éblouissant de blancheur, et sa charmante physionomie exprimoit l'innocence et la candeur. Une robe d'un bleu pâle, rattachée par une agrafe de perles, dessinoit avec grace sa taille souple et légère.

Quoique le genre de beauté de cette jeune personne ne fût point du tout celui des italiennes, Osmond n'ayant point entendu dire que la marquise eût chez elle d'autre dame que lady Elisara de Molina, ne douta point que ce fût elle.

Heureux Placentia! s'écria-t-il involontairement, tu es donc destiné à posséder tant de beauté! Je connois le bonheur qui t'attend, et mon cœur ne doit point te l'envier. — Un profond soupir suivit cette exclamation.

Osmond ne jouit pas long-temps du

dangereux plaisir qu'il trouvoit à l'admirer. Au bout de quelques minutes, elle posa son luth à côté d'elle; et avant qu'il pût s'éloigner, elle entra dans l'appartement.

Elle fit quelques pas en arrière en l'apercevant, et resta immobile; puis s'avançant encore, elle lui rendit légèrement son salut, et descendit les marches de la grotte.

Osmond n'osa suivre ses pas; mais il l'aperçut bientôt qui traversoit un pont léger qui avoit échappé à sa vue. Dès que les arbres eurent caché à ses yeux cette jeune personne, le charme qui sembloit l'arrêter à la place qu'il occupoit fut brisé; et pensant que sa longue absence du palais pourroit inquiéter ses amis, il prit le chemin du pont: mais quel fut son étonnement de n'en apercevoir aucuns vestiges!

Grand dieu! s'écria-t-il, tout ce que j'ai vu seroit-il donc une illusion?

Il retourna aussitôt sur ses pas, et ayant retrouvé le joli bateau, il gagna le rivage opposé.

La marquise l'attendoit avec impatience. « Mon neveu désireroit vous voir dans la bibliothèque, chevalier. Osmond la salua, et lui dit qu'il alloit s'y rendre.

On sonna un domestique pour l'y conduire. Le comte étoit assis, et sembloit plongé dans une rêverie profonde. Cher Munro, lui dit-il gravement, je viens d'apprendre que vous êtes sorti ce matin ; j'ai beaucoup mieux employé mon temps. Après avoir donné de justes regrets à la mémoire de l'oncle que j'ai perdu, et dont ce château me rappelle à chaque pas le souvenir, j'ai enfin pris la ferme résolution de commander à mes sentimens ; je ne veux plus être le jouet de toutes les impressions que les circonstances peuvent faire naître. Mes réflexions m'ont fait parvenir à un degré

de philosophie et de calme qui me préservera à l'avenir de toute émotion violente.

Je vois que vous en doutez, dit-il en apercevant un sourire d'incrédulité sur les lèvres d'Osmond. Oh! plût au ciel que je pusse vous en donner la preuve!

Quoi! dit Osmond, saisissant avec empressement cette occasion, pourriez-vous apprendre avec tranquillité que votre ami le duc de Molina n'a pas été mortellement blessé?

Oui, certainement, reprit le comte d'un air d'indifférence; j'ai même pensé déjà plusieurs fois que cela pouvoit être.....

« Mais, vous m'avez dit vous-même que le duc étoit tombé sans vie à vos pieds?

Il pouvoit s'être évanoui seulement, mon ami, reprit le comte froidement.

Eh bien, il vit et il est votre ami plus que jamais. Je vous en prie, mon cher chevalier, continua le comte, sans laisser paroître aucune altération ni dans sa voix ni dans ses regards, comment avez-vous fait pour savoir tout cela ? »

C'est la marquise qui me l'a dit, répliqua Osmond, d'autant plus surpris de l'apathie apparente du comte, qu'il avoit craint l'effet que cette nouvelle devoit produire sur lui.

Il est étrange qu'elle ne m'en ait point informé, dit le comte d'un air pensif.

Elle craignoit que vous ne puissiez supporter avec calme un tel bonheur.

Ah ! elle connoît bien peu la révolution qui s'est faite dans mon esprit.

Eh bien, mon cher comte, rien ne manque à votre bonheur, que la certitude que lady Élisara n'est point mariée.

Certainement toujours avec le plus

grand calme), puisqu'il est impossible qu'elle soit jamais heureuse avec un homme comme Salvilina.

Eh ! n'est-ce que par cette raison que vous seriez bien aise de la savoir encore libre ? Quoi, ajouta-t-il en voyant toujours sur les traits du comte la même impassibilité, vous pourriez apprendre, sans être ému, qu'elle est même dans ce château ; que dans un moment cette fille céleste, cette amante adorée (parlant peut-être avec plus d'enthousiasme qu'il ne l'eût fait avant la rencontre de la grotte), celle que vous avez désespéré de posséder jamais, sera dans vos bras !

Ah ! comment me prouver cela ? reprit le comte d'une voix qui s'altéroit sensiblement.

Je le puis, en vérité, reprit Osmond. Votre Élisara est ici ; elle vous attend.

Le comte n'en entendit pas davantage; il s'élança impétueusement de son siége, renversa la table qui soutenoit des globes terrestres et célestes, et serrant avec transport Osmond dans ses bras, comme s'il eût été sa maîtresse, il sortit en courant de l'appartement.

Osmond demeura, fort amusé de la manière dont il tenoit ses résolutions. Ses réflexions se portèrent bientôt sur le bonheur que le comte éprouveroit dans son union avec la belle Elisara; et un soupir s'échappa de son cœur oppressé.

Quelque temps après, la marquise vint le joindre dans la bibliothèque. La joie se peignoit sur sa physionomie. J'ai laissé le comte auprès de sa chère Élisara, lui dit-elle en lui tendant la main qu'il pressa respectueusement de ses lèvres. Mais dans quel langage pourrai-je vous exprimer toutes les obligations que nous vous avons?

Osmond, en rougissant, la pria de l'épargner.

Eh bien, dit la marquise, pour vous obliger, je me tairai sur un sujet qui remplira toujours mon cœur. — Je viens d'envoyer un courrier à Naples, pour engager le duc de Molina à se rendre ici immédiatement ; et j'espère que nous le verrons bientôt. Elle alloit ensuite expliquer à Osmond les mesures qu'elle avoit prises pour assurer la punition des pirates, lorsque le comte, avec toute l'impétuosité qui le caractérisoit, ouvrit la porte avec fracas.

Je viens vous chercher, mon ami, dit-il en s'emparant du bras d'Osmond. La signora Élisara est impatiente de voir mon libérateur, — celui qui nous a tous sauvés.

Osmond voulut lui dire qu'il l'avoit déjà rencontrée; mais le comte ne lui en donna pas le temps, et l'entraîna dans

l'appartement où elle l'attendoit. La marquise s'y rendit aussi.

L'émotion secrète dont Osmond ne connoissoit pas, ou peut-être craignoit de pénétrer la cause, se dissipa bientôt lorsqu'il eut porté les yeux sur la maîtresse de son ami. Il vit une personne charmante, il est vrai, mais d'une beauté bien différente de celle qu'il avoit aperçue dans la grotte. La surprise le rendit d'abord immobile; mais, revenant bientôt à lui-même, il salua la signora Élisara, qui le pria, dans les termes les plus aimables, de recevoir l'expression de la reconnoissance qu'elle et le comte lui devoient.

Après une conversation pleine d'intérêt et d'agrément, on se sépara pour s'habiller avant l'heure du dîner.

Osmond, impatient de raconter au comte son aventure du matin, le suivit dans son appartement.

Le comte l'écouta attentivement. « Vous dites qu'elle est si belle ! Je ne puis imaginer qui elle est, à moins, cependant, que ce ne soit une dame de la société de ma tante, qui, ne voulant pas la gêner ce matin dans ses entretiens avec nous, s'est retirée dans l'île. »

Peut-être la verrons-nous au dîner, dit Osmond avec vivacité.

Probablement ; mais, quand cela ne seroit pas, soyez certain que votre curiosité sera satisfaite. Je ferai à ma tante toutes les questions nécessaires pour y parvenir. Quant à la disparition du pont, qui vous a si fort étonné, c'est une invention ingénieuse de la marquise. Il tourne très-facilement sur un pivot, de manière que lorsqu'il n'est pas lancé de l'autre côté de l'île, il est caché entièrement par des buissons.

Aussitôt qu'Osmond eut fini sa toilette, il rejoignit le comte ; et les deux amis descendirent dans le salon, qu'ils

trouvèrent rempli d'une nombreuse société. Osmond y fut présenté de manière à recevoir généralement l'accueil le plus flatteur.

Le comte trouva l'occasion, au bout de quelques minutes, de demander à Osmond si, parmi les très-jolies femmes qu'il voyoit, il n'apercevoit pas sa belle inconnue. Osmond lui dit qu'elle n'y étoit pas.

Après le dîné, la société se dispersa dans le salon et dans les jardins délicieux qui l'entouroient. Chaque groupe choisit le genre d'amusement qui lui convenoit le mieux. Le soir les jardins furent illuminés, et l'on servit des rafraîchissemens. Pendant ce temps-là, Osmond prit le comte à l'écart, et lui demanda s'il étoit informé. . . .

« De la belle étrangère? Sans doute; mais la signora Elisara et ma tante assurent toutes les deux ne pas la connoître. D'après cela, j'imagine que c'est

quelque jolie femme-de-chambre du château. »

Non, non! s'écria Osmond avec chaleur; son maintien, sa mise, ses traits.... tout, en elle, annonce un rang supérieur.

« Cela est étrange, répondit le comte d'un air pensif. Eh bien, je vous promets de faire d'autres démarches qui auront, j'espère, plus de succès. »

Osmond fut enchanté de cette assurance. Et cependant pourquoi désirer de la connoître? disoit-il en lui-même; dans la situation où je me trouve, quel vœu vais-je former!

Malgré ce raisonnement, il ne souhaitoit pas moins de pénétrer ce mystère. Il se leva le lendemain aux premiers rayons du jour. Personne n'étoit éveillé dans le château. Il dirigea ses pas vers ce bosquet où la veille il avoit vu disparoître la charmante étrangère, se

promena long-temps à l'ombre de ces beaux arbres , et alla jusqu'à l'île du lac. Alors il l'aperçut qui lisoit attentivement sur un banc couvert de mousse.

CHAPITRE IV.

Je crains, madame, s'écria Osmond en la voyant prête à fuir, je crains d'avoir été assez malheureux pour vous effrayer.

Non, monsieur, lui dit-elle en hésitant, j'ai été surprise de vous voir; et rajustant son voile, elle alloit s'éloigner.

Madame, dit Osmond, effrayé de l'idée de l'avoir offensée, que je ne sois pas la cause de votre départ!

Non, en vérité, monsieur; je songeois à me retirer quand vous avez paru.

Le cœur d'Osmond palpita d'espérance. Elle retournoit peut-être chez elle; et quand même elle ne lui permettroit pas de l'accompagner, il réfléchit

qu'il pourroit toujours, en suivant de loin ses pas, savoir son nom et sa demeure. Dans ce moment il entendit une voix d'homme qui l'appeloit du bois voisin.

Cordelia, c'est le nom que lui avoit donné l'inconnu, s'enfuit précipitamment, en faisant signe à Osmond de ne pas l'accompagner. Il la suivit seulement des yeux; sa délicatesse ne lui permettoit pas d'être indiscret. Cependant jamais sacrifice ne lui avoit autant coûté. L'impression que lui avoit d'abord faite l'extrême beauté de l'étrangère, étoit devenue plus vive encore; et il s'y joignit le désir de connoître les rapports qu'elle pouvoit avoir avec cet homme dont il avoit entendu la voix.

La chaleur du jour rappela enfin à Osmond qu'il étoit temps de retourner au château, où il trouva toute la société réunie.

Dès

Dès que le déjeuné fut fini, Osmond entraîna le comte dans la bibliothèque, et lui raconta sa rencontre du matin.

Eh bien, mon ami, lui dit le comte, pour découvrir cette mystérieuse divinité, j'ai jeté les yeux sur un jeune homme nommé Mactalla ; il est le fils d'un ancien soldat irlandais, qui a trouvé l'occasion de rendre un service important à mon oncle Morati. Il s'est attaché à lui et a fini ses jours à Accerenza, laissant son fils sous la protection du marquis. Ce jeune homme est devenu un excellent sujet, plein d'intelligence et d'adresse, et propre en tout à faire les recherches que vous désirez.

« Je présume qu'il vous a déjà donné des preuves de son intelligence dans ce genre ? »

« Oh, non, non, sur mon honneur ! car vous savez, mon cher, que j'ai toujours été amoureux. »

« C'est justement ce que je veux dire. »

Mais, reprit le comte un peu confus, j'ai toujours été amoureux de la même personne.

Osmond sourit encore, et le comte sonna pour qu'on fît venir M. Mactalla, qui parut au bout de quelques minutes. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, dont la physionomie annonçoit la vivacité et la bonne humeur.

Le comte, à la prière d'Osmond, n'entra dans aucuns détails, mais lui dit seulement que sa curiosité avoit été excitée par une personne qu'il avoit vue près du château, et qu'il le prioit de faire tous ses efforts pour découvrir son nom, s'il ne le savoit pas déjà.

Mactalla, après avoir réfléchi quelques instans, s'écria en se frappant le front :

« Par le ciel! je l'ai trouvée; je devine qui elle est. Oui, oui, cela est clair. Vous n'avez sûrement pas oublié votre singulier voisin le signor Trapanti? »

Quoi, cet être insociable !

« Eh bien, je suis sûr que c'est sa nièce. »

Le signor Trapanti a fait venir de Naples une orpheline, fille de son frère, pour le soigner dans ses fréquentes maladies, et surveiller sa maison ; et il est tellement enchanté de l'avoir près de lui, qu'il ne lui permet pas de sortir une seule minute de la maison sans l'accompagner, de peur, je crois, qu'elle ne rencontre quelqu'un qui ne l'engage à le quitter. Mais cependant, en dépit de toutes ses précautions, elle s'échappe jusque dans le parc, où plus d'une fois il est venu la chercher lui-même.

« Et d'où te viennent tes informations ? »

« Elles viennent d'une très-bonne autorité, signor, je vous assure ; d'une jeune fille qui sert dans la maison. »

« Et quel est le nom de cette dame ? le sais-tu ? »

Non, signor ; mais l'on m'a dit que c'étoit un ange.

C'est elle certainement, dit alors le comte à voix basse ; puis s'adressant à Mactalla : Faites à l'instant préparer des chevaux pour moi et le chevalier, et disposez-vous à nous suivre. Je veux aller tout de suite chez le signor Trapanti, ne seroit-ce que pour le tourmenter à cause de ses vieux péchés.

Dès que Mactalla se fut retiré, Osmond, qui avoit paru jusqu'alors indifférent à la conversation, demanda au comte, avec vivacité, quel étoit ce signor Trapanti.

Un vieux coquin qui, ne pouvant plus suivre ses vieilles habitudes, est devenu misanthrope, et blâme sévèrement les erreurs qu'il s'est permises autrefois. Sa terre touche à la nôtre, et quoiqu'il augmente sa fortune tous les jours, il devient tellement avare et sauvage, qu'on ne le voit plus venir

depuis quelque temps dans aucune société.

Mais, dit Osmond, ne craignez-vous pas que s'il devine le motif de votre visite, il ne renferme sévèrement sa nièce, et ne la rende plus malheureuse?

Non, non; mais tâchez d'entretenir la nièce pendant que j'occuperai l'attention de l'oncle.

Ah! mon cher comte, reprit Osmond en soupirant, pourquoi veux-je suivre un objet dont je ne puis espérer la possession? Dans la position où je me trouve, je dois m'interdire de telles pensées.

Je ne veux point du tout vous entendre parler ainsi, reprit le comte impatiemment; je suis déterminé à aller chez le signor Trapanti, et je veux que vous y veniez avec moi.

CHAPITRE V.

On se soumet aisément à ce que l'on désire. Osmond ayant satisfait sa délicatesse en faisant quelques objections pour ne pas accompagner le comte, se laissa à la fin persuader.

Ils arrivèrent bientôt au parc du signor Trapanti, dont les murs étoient très-élevés.

Je vous avertis, dit le comte, pendant que Mactalla frappoit à la porte du château, qu'on refusera peut-être de nous ouvrir; mais je suis décidé à faire le siége de la forteresse, et je forcerai le gouverneur à capituler.

« Sûrement vous ne prétendez pas y entrer de force? »

Non, en vérité. Croyez-vous donc

que la patience et la persévérance me soient si étrangères ?

Un vieux portier, courbé sous le poids des années, vint à la fin ouvrir, et dit que son maître n'étoit point chez lui. Le comte ne voulant pas le croire, il lui assura positivement que, depuis le matin il étoit parti pour la ville voisine avec sa nièce, ayant de pressantes affaires chez l'avocat d'Accerenza, le signor Tomasso. — Ah ! je le connois bien ; c'est le plus grand coquin qu'il y ait parmi les gens de sa profession.

Eh bien, je vais aller trouver votre maître chez lui.

Le comte, malgré les représentations d'Osmond, persista à suivre les traces du signor. Lorsqu'ils eurent atteint sa voiture, Osmond, au lieu d'y apercevoir, comme il n'en doutoit pas, la céleste figure qui l'avoit charmé, ne vit qu'une jeune dame qui lui étoit tout-à-fait inconnue.

Sur mon honneur, mon cher ami, lui dit le comte en voyant son air de découragement, je suis tenté de croire que c'est d'un être idéal que vous m'avez entretenu si long-temps !

« Je voudrois pouvoir le penser. »

« Eh bien, eh bien, nous tâcherons cependant d'en connoître la réalité, et nous en chargerons Mactalla.

Osmond pria le comte de ne plus en parler à la marquise, ni à la signora Élisara. « Je craindrois, dit-il, de paroître ridicule à leurs yeux. »

Comptez sur ma discrétion ; mais je vous observe que l'admiration qu'on éprouve pour une belle femme, n'est jamais un ridicule aux yeux d'une autre.

Le comte pressoit ardemment la célébration de son mariage ; mais la signora Élisara se refusa à toutes ses sollicitations, jusqu'à l'arrivée du duc son frère.

Pour faire paroître ce délai moins

long à son neveu, la marquise inventoit tous les jours de nouveaux plaisirs au château; mais Osmond ne pouvoit se distraire du souvenir de l'inconnue, et malgré tous les argumens que lui fournissoit sa raison, il continuoit à errer sans cesse dans les promenades où il l'avoit vue, sans songer qu'il n'y avoit guère de probabilité qu'il pût l'y rencontrer. Les jours se succédoient, et Mactalla n'avoit pas plus de succès dans ses recherches.

A la fin, le duc de Molina arriva. Sa sœur et son heureux amant furent unis le lendemain, dans la chapelle du château, en présence des amis des deux époux. Une nombreuse société fut invitée à cette cérémonie.

Tandis qu'on exprimoit au comte et à la signora Elisara les vœux que l'on faisoit pour leur bonheur, la marquise prit Osmond à l'écart, et le pria (pour qu'il n'oubliât pas, disoit-elle,

un jour comme celui-ci), d'accepter une bague, d'une valeur considérable, et une superbe collection d'antiques. Le comte ensuite lui présenta une boîte d'or sur laquelle étoit son portrait enrichi de diamans, et d'autres présens très-riches, l'assurant, avec sa vivacité ordinaire, que s'il faisoit quelques difficultés pour les accepter, il les jetteroit au fond du lac.

Osmond fut pénétré de la générosité de ses nobles amis; il leur en témoigna toute sa sensibilité, et craignit de les affliger en les refusant.

Rien ne put égaler la splendeur de la fête qu'on donna à cette occasion.

Sur la fin du jour, Osmond fatigué, désiroit se livrer à ses réflexions. Il se détacha insensiblement de la foule brillante qui remplissoit le palais et les jardins d'Accerenza, et descendit dans une vallée ombragée et coupée de jolis

ruisseaux. Il jouissoit agréablement du calme qui l'entouroit, et qui contrastoit avec le mouvement et le bruit qu'il venoit de quitter. En continuant sa promenade, son attention fut attirée par un temple de marbre blanc, bâti sur un monticule entouré d'arbres.

Osmond imaginant que de cette élévation il apercevroit une vue étendue, y monta ; mais, avant d'y être arrivé, quelle fut sa surprise en voyant à quelques pas de lui une jeune fille assise sur un rocher, et dont les longues tresses et la robe blanche flottoient au gré des vents! C'étoit l'étrangère.

Il seroit peut-être resté des heures entières fixé à la place où il étoit, quand elle tourna la tête vers lui. En l'apercevant, elle se leva avec promptitude, comme si elle eût voulu se retirer ; mais il se précipita au-devant d'elle.

Oh, ne vous éloignez pas ! lui dit-il d'une voix suppliante, incapable de ré-

sister à ce qu'il éprouvoit. Si vous saviez combien j'ai cherché ardemment un instant comme celui-ci, vous n'auriez pas la cruauté de m'en priver.

Il s'arrêta en attendant sa réponse ; mais ce fut en vain, elle ne parla pas, quoiqu'elle ne fît aucun mouvement pour s'en aller : cependant il étoit évident, par l'expression de sa physionomie, qu'elle désiroit lui dire quelque chose.

Oh ! dites-moi, dit le jeune homme, comment je dois interpréter ce silence ? Dois-je.... Une voix bruyante qui résonna de l'autre côté du temple, l'empêcha de finir sa phrase, et mit l'étrangère en fuite. Il la poursuivit peut-être involontairement, non sans maudire plus d'une fois la personne qui l'avoit ainsi fait disparoître; mais à peine eut-il avancé quelques pas dans le sentier où elle s'étoit précipitée, que ses habits s'accrochèrent à un buisson d'épines, que son empressement ne lui avoit pas laissé

apercevoir; et avant qu'il pût s'en débarrasser, la personne dont la voix lui avoit été si funeste, parut; c'étoit un convive du château d'Accerenza.

Ce gentilhomme, nommé Balermo, se croyoit très-grand physionomiste; et, voulant se donner quelque importance aux yeux de la société, étant absolument dépourvu d'aucun autre moyen personnel, il résolut de tâcher de faire parler de lui par Osmond, ayant remarqué l'extrême considération avec laquelle on le traitoit au château. Il s'attacha donc à lui toute la journée, et suivit tous ses mouvemens.

O mon jeune ami! lui dit-il lorsqu'il l'eut joint, votre physionomie m'annonçoit bien toute la philosophie que vous venez de montrer, en vous éloignant d'une foule évaporée et frivole.

Monsieur, répondit Osmond un peu surpris, je ne sais point ce que vous voulez dire.

Et vous n'en avez que plus de mérite. Oui, vos manières simples, l'indifférence que vous annoncez pour les vanités de ce monde, tout confirme vos droits au titre de philosophe, titre que toute peronne qui sera physionomiste, vous donnera au premier coup d'œil. Quant à moi, jusqu'ici, je ne me suis jamais trompé, et. . . .

Pour le moment, monsieur, dispensez-moi de suivre cette conversation, dit Osmond en cherchant à s'échapper.

Permettez-moi de vous accompagner, si c'est pour méditer sur les beautés de la nature.

Vous me faites trop d'honneur, monsieur, reprit Osmond; et ne pouvant plus soutenir son impatience, il lui fit un léger salut et disparut bientôt.

Vainement il parcourut le sentier qu'avoit pris l'inconnue, vainement il pénétra dans tous les bosquets; il ne put la retrouver, ni même apercevoir d'ha-

bitation où elle eût pu se rendre. Enfin il cessa ses recherches ; mais il étoit tellement irrité contre le signor Balermo, que s'il eût été là dans le moment, il lui eût sans doute donné raison de croire qu'il n'étoit rien moins que philosophe.

Cependant quelques momens de réflexion le calmèrent, et lui firent tourner toute sa colère sur lui-même. Sa conduite le couvroit de confusion. — Il aimoit, et cherchoit à inspirer un pareil sentiment dans les circonstances où il se trouvoit. — Osmond n'étoit point d'un caractère à se permettre ce qu'il croyoit blâmable ; il résolut donc, dès ce moment, de cesser toutes ses recherches sur l'inconnue, et d'en détourner ses pensées. Cette résolution étoit pénible, mais il se détermina à la remplir.

Le lendemain, Mactalla vint frapper à la porte de sa chambre. Osmond lui fit signe d'entrer ; et Mactalla lui dit

d'un air joyeux : Signor, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

Osmond fut ému en pensant que ces bonnes nouvelles alloient peut-être ébranler les résolutions qu'il venoit de former. Cependant il se les rappela plus fortement encore pour écouter ce que Mactalla alloit lui dire.

Vous saurez, signor, qu'en cherchant hier le petit chien de la marquise, j'ai rencontré, dans une partie du château qui n'est pas habitée depuis long-temps, madame Béatrice, la femme-de-chambre favorite de la marquise, qui causoit avec une jeune dame d'une grande beauté, et qui ressembloit parfaitement à la description que vous et M. le comte m'avez faite de la jeune personne sur laquelle vous m'avez demandé des renseignemens. Voulant questionner madame Béatrice, j'ai attendu qu'elle sortît de la galerie, ce qui m'a

semblé la surprendre un peu ; et enfin je suis parvenu à savoir d'elle que la jeune personne en question étoit miss Raimond, fille d'un gentilhomme anglais qui s'est vu obligé de sortir du royaume avec sa femme et sa fille, à cause d'une affaire d'honneur. Ayant craint ensuite d'être poursuivi, il a quitté le grand chemin de Naples dans l'intention de se réfugier chez le dernier possesseur du château, le marquis Morati, qu'il avoit connu autrefois, et dont il ignoroit la mort. La marquise n'a pas cru devoir refuser un asile à l'ami de son mari. En conséquence, lui et sa famille ont été conduits au château pendant la nuit, et mis immédiatement en possession des appartemens où ils pouvoient être le moins découverts ; et les deux domestiques sur la discrétion desquels on pouvoit le plus compter, ont été destinés à les servir. La signora Elisara a passé beaucoup de temps avec cette fa-

mille avant l'arrivée du comte; depuis elle les a vus très-rarement, de peur de les compromettre.

« Quoi ! interrompit Osmond avec indignation, supposer le comte capable de les trahir ! »

« Non, signor, non, en vérité ; mais on craignoit que le trop grand désir qu'il auroit de les servir, ne leur fût nuisible. »

« A présent je vous comprends, » dit Osmond.

Depuis que la marquise et la signora Elisara ne vont presque plus les voir, la jeune personne a recours, pour se distraire, à ses livres et à la promenade; mais son père est si sévère, ou bien a une telle crainte qu'elle ne soit reconnue, parce qu'elle a déjà été en Italie, qu'il la renferme comme une religieuse. Voilà, signor, ce que j'avois à vous communiquer, et ce que vous voudrez bien ne pas dire.

Osmond soupira, et resta plongé dans ses pensées pendant quelques momens; enfin, levant les yeux sur Mactalla, il lui dit : Je vous remercie de la peine que vous avez prise pour m'obliger; mais je vois maintenant que ma curiosité est très-inutile; ainsi je vous prie de ne plus vous occuper de cette affaire : je conçois la nécessité du secret que vous me demandez; soyez sans inquiétude.

Elle est donc malheureuse! s'écria-t-il lorsqu'il fut seul; que ne puis-je lui offrir un asile contre la tyrannie de son père! Vain souhait! ne dois-je pas plutôt désirer, s'il est possible, d'anéantir le sentiment qu'elle m'inspire!

Il y avoit déjà plus d'un mois qu'Osmond habitoit le château d'Accerenza, et il ne pouvoit différer son retour dans sa patrie. La marquise et son neveu, en apprenant qu'il vouloit partir, lui témoignèrent le désir qu'ils avoient qu'il

ne les quittât jamais, et qu'il engageât, en leur nom, toute sa famille à venir s'établir pour toujours dans une maison élégante et commode, qui dépendoit des domaines du château.

. Osmond ne put céder à leurs prières; il connoissoit trop bien les sentimens de sa famille, pour n'être pas convaincu qu'elle refuseroit d'accepter un asile chez des étrangers. Et quant à lui-même, il étoit résolu à employer toute l'énergie de son caractère et les talens qu'il avoit acquis, pour parvenir enfin à posséder cette indépendance qui est le but de toutes les ames nobles et élevées.

Il avoua donc sans détour cette résolution, et ses motifs, à ses généreux amis. La marquise cessa alors ses importunités, et le comte lui dit, en lui serrant la main :

Eh bien, supposé qu'il fût possible de vous procurer dans ce pays-ci toute l'in-

dépendance que vous pourriez désirer, consentiriez-vous à vivre auprès de vos amis?

Osmond réfléchit, délibéra; il étoit convaincu que le comte ne lui auroit pas fait cette question, s'il n'avoit été en son pouvoir de le servir en Italie. Il avoit jusqu'ici tâché de conserver quelques espérances dans les bontés du lord O'sinister; mais il n'oublioit pas que le lord lui avoit dit positivement que l'époque où il pourroit lui être utile en Angleterre, étoit très-éloignée. Les amis de Delacour prendroient peut-être peu d'intérêt à lui. Le résultat de ses réflexions l'engagea à prier le comte de lui expliquer quelles pouvoient être ses vues, et à l'assurer du désir qu'il avoit de s'y conformer.

Voici ce que je me propose, lui dit le comte. Le duc d'Amalfi, mon proche parent, est à la tête des affaires à Naples.

Il m'a toujours assuré qu'il seroit heureux de m'obliger; si vous le permettez, je vais lui écrire tout de suite, et vous recommander particulièrement à lui.

Osmond accepta cette proposition avec reconnoissance. Un courrier fut envoyé immédiatement à Naples, et rapporta non-seulement la réponse la plus favorable, mais la plus flatteuse. Osmond se décida alors à quitter Accerenza, malgré les tendres sollicitations de ses amis pour le retenir; et la marquise lui proposa d'emmener à Naples avec lui, ce même Mactalla qui, malgré son dévouement pour la famille Morati, s'étoit beaucoup attaché à Osmond.

Cet arrangement s'étant fait à la grande satisfaction du bon serviteur irlandais, Osmond écrivit dans tous les ports où il supposoit que Delacour pouvoit toucher à son retour en Europe. Il

exprimoit dans ses lettres à ses parens, l'espérance qu'il avoit de les voir en Italie aussitôt qu'il leur seroit possible, les assurant qu'il feroit pour les rendre heureux, tout ce que pourroit lui dicter l'amour filial le plus tendre.

Osmond ayant promis de revenir au château le plus tôt et le plus souvent qu'il le pourroit, résista encore aux pressantes sollicitations du comte, qui, pour le retenir, lui parloit de la belle étrangère, et partit enfin d'Accerenza, accompagné de Mactalla et d'un petit jockey français que la marquise lui donna pour conduire une mule chargée de bagages, parce que les auberges étoient détestables sur la route qui conduisoit à Naples.

Le comte envoya un courrier au duc d'Amalfi, avec une lettre dans laquelle il prioit son excellence, en lui parlant de la trop grande délicatesse d'Osmond,

de disposer de douze cents livres sterling de manière que son ami pût croire que c'étoit le produit de la place qu'il lui destinoit. Le comte envoyoit, par le même courrier, un ordre sur son banquier.

La tristesse d'Osmond, en quittant ses amis, auroit peut-être cédé à l'espérance de les revoir bientôt, si la peine qu'il éprouvoit en s'éloignant pour toujours de miss Raimond, dont le souvenir le suivoit sans cesse, n'eût augmenté son profond chagrin. En partant, il regarda long-temps les tours d'Accerenza et ses promenades charmantes, où il avoit passé des momens délicieux.

La route qu'il suivoit pour se rendre à Naples, fut pendant tout le matin extrêmement agréable ; mais, vers le milieu du jour, la chaleur devint très-forte, et les insectes, qui bourdonnoient autour des voyageurs, extrêmement tourmentans. A la fin, Osmond et ses compagnons

pagnons descendirent de leurs chevaux et les laissèrent errer pour chercher leur pâture. Osmond ayant pris possession d'un charmant bosquet d'orangers, de myrtes et de citronniers, dont les arbres étoient parsemés dans une prairie immense, fit ouvrir le panier qui contenoit les provisions. Dès que le repas fut terminé, Mactalla et le jeune garçon français s'endormirent. Osmond étoit trop occupé de ses pensées pour suivre leur exemple. Absorbé dans ses réflexions, il oublioit les heures qui s'écouloient, lorsque Mactalla s'éveillant en sursaut, lui fit remarquer qu'il étoit déjà tard, et qu'il falloit même beaucoup presser les chevaux pour arriver avant la nuit à l'auberge où ils devoient coucher, les chemins étant difficiles et peu sûrs.

Ils remontèrent promptement à cheval, et se trouvèrent bientôt dans un chemin bordé d'un côté par une rivière, et de

l'autre par un bois qui paroissoit impénétrable. Au-delà du fleuve, s'élevoit une montagne couverte, depuis sa base jusqu'à son sommet, de pins et de mélèses entremêlés de rochers dont les ombres se prolongeoient jusque dans les eaux du torrent. Le soleil, qui commençoit à baisser vers l'horizon, coloroit d'une teinte de pourpre la cime de ces rochers.

Cet aspect étoit fait pour éveiller l'enthousiasme d'un admirateur de la nature, et par degrés absorba tellement l'attention d'Osmond, qu'il interrompit une conversation commencée dans le courant du jour avec Mactalla, qu'il avoit trouvé très-bien informé du chemin qu'il suivoit, et fort intelligent dans ses observations.

Osmond aperçut au pied de la montagne, un village qui paroissoit entièrement désert; aucun être animé ne sembloit l'habiter; et les chemins qui

conduisoient aux portes des maisons, étoient couverts de mousse et de longues herbes.

Ah! signor, s'écria Mactalla, approchant son cheval de celui de son maître, dont il voyoit la surprise, vous êtes étonné du triste aspect de ce village! Et il le montroit avec le bout de son fouet.

Je le suis, en vérité, reprit Osmond. A quoi peut-on attribuer un pareil abandon?

Ma foi, signor, à son manque d'habitans.

Comment! personne n'y demeure?

Non, que je sache, reprit Mactalla; à moins que ce ne soit, de temps en temps, quelques moutons égarés, ou des chèvres des montagnes.

Il me paroît que ce village étoit très-beau, dit Osmond en portant ses regards sur de très-jolies cabanes, dont la plupart étoient entièrement cou-

vertes de chèvrefeuille et de roses sauvages.

Il étoit très-bien peuplé aussi. Oh! combien d'heures joyeuses j'y ai passées!

En vérité! et pour quelle raison a-t-il été abandonné?

CHAPITRE VI.

Ah ! signor, c'est une bien triste histoire, dit Mactalla en branlant la tête. Apercevez-vous (montrant toujours les objets avec le bout de son fouet) ; apercevez-vous parmi ces cyprès qui l'entourent, une tombe de marbre noir surmonté d'une pierre qui s'élève en forme de pyramide ?

Oui, dit Osmond.

Eh bien, signor, cette tombe a reçu dans un seul jour tous les habitans de Tessino.

Grand dieu ! quelle mortalité les a donc ainsi frappés ?

Une mortalité ! ah, signor !.... Mais, si vous le permettez, je vous raconterai cette mélancolique histoire.

Volontiers. Cependant, si elle vous attriste trop.....

Oh ! non; c'est égal ; j'amusois toujours beaucoup les gens de la marquise avec mes contes.

Même quand ils étoient tristes, dit Osmond en souriant.

Oui, signor, car une triste histoire conduit toujours à une plus gaie. Mais, pour revenir à mon récit, vous saurez donc que la marquise de Morati et son mari vinrent passer quelques jours, il y a environ deux ans, chez un de leurs amis qui demeuroit à peu de distance de la plus éloignée de ces montagnes. En revenant à leur château, ils furent surpris par la nuit, et s'égarèrent dans le voisinage de Tessino. Pendant qu'ils cherchoient à retrouver leur chemin, ils crurent entendre des cris horribles se mêler au bruit du vent qui souffloit autour d'eux. Le lendemain, ils reconnurent qu'ils ne s'étoient pas trompés ;

car, la première nouvelle qu'ils apprirent en se levant, fut qu'on avoit assassiné, la nuit précédente, tous les habitans de Tessino ; et il n'y a pas de doute qu'on ne les eût également égorgés eux et leurs domestiques, si on les eût découverts quand ils étoient dans les environs de ce malheureux village.

Grand Dieu! interrompit Osmond avec un accent plein d'horreur, quelle a été la cause d'une catastrophe aussi terrible?

Vous allez l'apprendre, signor.

Un jeune garçon nommé Felisco, né à Tessino et fils d'un berger, étoit employé à garder les moutons d'un riche fermier qui demeuroit dans ces montagnes. Le grand chemin passoit près de l'endroit où il faisoit paître ses troupeaux ; et Felisco eut souvent ainsi l'occasion de voir les cruautés commises sur les voyageurs, par une troupe de voleurs qui avoient apparemment leur retraite dans la forêt. D'abord il fut terriblement effrayé

quand il rencontroit quelques-uns de la bande. Voyant qu'ils ne lui faisoient point de mal, il fit une sorte de connoissance avec eux ; mais il résista fermement aux efforts que fit le capitaine pour l'enrôler dans sa troupe.

Il arriva qu'un matin son maître fut vendre des moutons à la ville voisine, et qu'un homme ayant été arrêté à cause des soupçons qu'il inspiroit depuis longtemps, fut exposé sur la place du marché. On promit une grande récompense à celui qui pourroit reconnoître s'il n'appartenoit pas à une troupe de brigands qui avoit assassiné, depuis peu, le fils d'un homme d'une grande naissance. Felisco l'ayant regardé comme les autres, le reconnut aussitôt pour être le capitaine des voleurs. Le jeune berger ne sachant comment agir, consulta son maître, qui n'hésita pas à dénoncer cet homme, et partagea la récompense avec Felisco. On employa ensuite ce jeune

homme à servir de guide aux troupes que l'on envoya pour découvrir les lieux où se cachoient ces malfaiteurs. Felisco ne connoissoit pas leur principale retraite; mais, par son moyen, on prit beaucoup de ces voleurs, qui furent exécutés comme leur chef l'avoit été. Les magistrats craignant alors que Felisco ne fût plus en sûreté à Tessino, l'envoyèrent secrètement dans un autre endroit.

La suite prouva que leurs craintes étoient bien fondées; car le reste de la bande, après avoir long-temps cherché le berger pour venger sur lui la perte de leur camarade, prirent l'horrible résolution de faire périr tous ses parens dans Tessino; et descendant de leurs cavernes dans le village, ils attendirent le milieu de la nuit, et massacrèrent tous ses pauvres habitans.

Béni soit Saint-Bénédict! quel horrible spectacle ce fut le lendemain matin. Mais je vous en épargnerai le récit, si-

gnor ; il vous affligeroit trop : qu'il vous suffise de savoir que les restes de ces pauvres gens furent déposés dans un même tombeau, et que le village a été entièrement abandonné depuis. On dit qu'on va abattre toutes les maisons, et qu'on élevera un magnifique monastère à leur place, qui servira d'asile aux voyageurs, et dans lequel on fera continuellement des prières pour ces malheureuses victimes. Ne pensez-vous pas, signor, que dans ce lieu sauvage un couvent sera très-bien placé ?

Osmond répondit par une inclination de tête, à la justesse de cette observation.

Déjà les derniers rayons du soleil ne paroissoient plus que foiblement à travers les bois qui couronnoient les montagnes. L'obscurité prenoit la place du jour, et donnoit aux objets une apparence encore plus imposante. Le vent qui commençoit à s'élever, souffloit tristement dans

l'étroite vallée qui tournoit au pied des monts, et l'écho de la forêt répétoit son sifflement.

Je serois bien surpris, dit Mactalla après quelques momens de silence, si nous n'avions pas bientôt un orage; les nuages sont menaçans au coucher du soleil. Voyez, signor, comme la lune cherche en vain à se montrer! J'espère que nous pourrons arriver, avant que la tempête s'élève, au lieu où nous devons nous arrêter; car ce ne seroit pas la chose la plus agréable du monde, que de passer la nuit ici. Ah! parlez-moi de ma chère patrie, où un voyageur est toujours sûr de trouver un abri contre les orages, et un bon feu pour se sécher!

Osmond, toujours plongé dans ses pensées, ne fit point attention à ce que disoit le bon serviteur irlandais. N'avez-vous jamais entendu parler, lui dit-il, de ce qu'étoit devenue la cause inno-

cente de la catastrophe que vous venez de me raconter ?

Non, signor, quoique je l'aie souvent demandé ; car il existoit entre nous une liaison très-intime. Quelques personnes l'ont blâmé de ce qu'il avoit fait ; pour moi, je ne sais qu'en dire...

Osmond demanda bientôt s'il n'étoit pas maintenant près du lieu où ils devoient passer la nuit.

Il fait trop sombre pour que je puisse voir autour de moi, signor.

Eh bien, je pense qu'au lieu de nous en inquiéter, il faut redoubler de vîtesse ; car l'orage nous atteindra bientôt.

Ils poussèrent alors leurs chevaux ; mais ils étoient sans cesse obligés de ralentir leur marche à cause du petit garçon français, dont la mule avoit peine à suivre, et qui, effrayé de se trouver seul en arrière, crioit à chaque instant *au voleur, au voleur!* malgré les

remontrances de Mactalla et de son maître.

Dans peu de momens la tempête éclata avec tant de violence, qu'il ne fut plus possible d'avancer. Ils mirent pied à terre, conduisirent leurs chevaux par la bride, et tâchèrent de trouver un refuge à l'entrée du bois qui bordoit la route.

Par saint Bénédict, dit Mactalla, voilà une bien bonne place, signor ! l'épais feuillage de ces arbres nous met parfaitement à couvert.

Quoi qu'il en pût dire, ils étoient bien mal abrités : les éclairs sillonnoient les nues ; la pluie tomboit sur eux par torrens ; le vent courboit avec violence les arbres qui les entouroient, et leur sifflement ressembloit tantôt au mugissement des vagues contre les rochers, tantôt aux gémissemens plaintifs des esprits inquiets, errans autour de leurs tombes.

Je n'aimerois pas trop me trouver

tout seul dans cet endroit sauvage, ditMactalla, se rapprochant le plus qu'il pouvoit de son maître ; car j'ai entendu dire que, dans un temps comme celui-ci, les esprits et les sorciers se promenoient sur les nuages.

Cela pourroit bien être, dit Osmond en plaisantant.

Grand saint Bénédict ! le croyez-vous, signor ?

Je n'ai pas dit cela, je pense. Mais écoutez ; il me semble que j'entends les pas de quelques chevaux.

Mactalla se tut aussitôt, et ils écoutèrent tous les deux attentivement, mais sans rien entendre pendant quelques minutes, que le bruit du vent dans le feuillage. Bientôt après ils distinguèrent les pas de quelques chevaux, et distinguèrent plusieurs voix.

Signor, dit tout bas Mactalla, en prenant le bras d'Osmond, tenons-nous sur nos gardes ; je ne serois point du tout

étonné que ces hommes fussent des voleurs. — O saint Bénédict, préservenous des dangers de cette nuit!

Osmond lui représenta alors la nécessité d'un profond silence. Ils entendirent bientôt distinctement les chevaux près de la touffe d'arbres qui les cachoit. Une grosse voix s'écria en y entrant : Descendons de cheval, et tâchons de nous préserver de cette tempête diabolique ! je n'ai, de ma vie, été si bien mouillé.

Ces paroles décidèrent Osmond à s'enfoncer un peu plus avant dans le bois. Il s'arrêta ensuite à quelque distance, pour écouter la conversation des gens qui venoient d'arriver, et fut bientôt convaincu qu'il ne s'étoit pas trompé dans ses conjectures.

Il les entendit se plaindre de n'avoir pu faire le butin sur lequel ils comptoient.

Mais la nuit n'est pas passée, observa

l'un d'eux, et peut-être serons-nous moins malencontreux. Au lieu de nous lamenter, tâchons de noús accommoder ici le mieux possible. Allons, camarades, rassemblez quelques morceaux de bois et faites du feu.

Le feu fut bientôt allumé, et ils se rangèrent autour. Osmond s'avança alors avec précaution ; et la flamme qui s'échappoit du brasier et qui jetoit sur leurs visages une très-forte clarté, lui permit de les examiner. Leurs physionomies répondoient parfaitement à leur profession ; la perfidie et la férocité étoient empreintes sur tous leurs traits ; et quoiqu'ils se plaignissent du peu de succès de cette journée, leur grossière gaîté n'étoit pas moins bruyante.

Tivoli, dit en élevant la voix celui qui paroissoit le chef de la bande, apportez des provisions, et donnez-nous du vin !

Grand saint Bénédict! dit Mactalla d'une voix étouffée, que deviendrons-nous?

Holà, ho! Tivoli, il nous faut encore du bois.

Tivoli répondit qu'il n'y avoit plus de fagots. Vous êtes donc bien embarrassé d'en trouver dans un bois? dit l'autre d'un ton ricaneur. Allons, prenez ce tison enflammé, avancez dans la forêt, et peut-être trouverez-vous de quoi récompenser vos peines.

Je l'accompagnerai, dit un des voleurs en prenant un autre tison embrasé, dont la lumière tombant en plein sur son visage, permit à Osmond et à Mactalla de l'examiner. Mais ce dernier ne l'eut pas plus tôt vu, qu'il recula en faisant le signe de la croix. Mon Dieu, mon Dieu! dit-il, qui pourroit jamais croire une chose pareille? Comment cet homme est-il ici?

Quel homme? demanda Osmond promptement, mais à voix basse.

Ne me questionnez pas, seigneur; à présent je suis incapable de vous répondre.

Les deux hommes se dirigèrent vers l'endroit où étoit Osmond, qui, ne les perdant pas de vue, se retiroit toujours avec ses deux compagnons à mesure que les autres avançoient. A la fin, le petit jockey français devint tout-à-fait inquiétant; il étoit tellement attentif à regarder les bandits, qu'Osmond et Mactalla s'en trouvoient sans cesse éloignés; et la peur qu'il avoit alors de les perdre, lui arrachoit quelques véhémentes exclamations quand il couroit les rattraper.

Osmond enfin s'aperçut que les deux coquins qu'on avoit envoyés chercher du bois, s'étoient arrêtés tout-à-coup; ce qui lui fit craindre, avec juste raison,

qu'ils n'eussent entendu le petit garçon ; car l'un d'eux s'écria : Aye, aye, *damnation!* qu'est-ce que cela peut être ?

Osmond n'en écouta pas davantage, et poussant devant lui ce jeune enfant, il ne s'arrêta avec ses compagnons, que lorsqu'il fut arrivé à une petite ouverture du bois, sur le bord d'un torrent rapide. Il résolut de s'y arrêter, se croyant à une assez grande distance de la place où il avoit laissé les bandits ; d'ailleurs, il n'avoit point d'autre alternative, à moins de revenir sur ses pas : le bois paroissoit impénétrable des deux côtés. Il lui vint alors à la pensée de demander à Mactalla s'il avoit mis ses pistolets dans son bagage ; mais Mactalla, trop occupé à faire ses adieux au château, les avoit oubliés.

La tempête sembloit se calmer, et Mactalla penchoit à croire que les bandits avoient quitté la forêt.

Cependant je pense qu'il seroit plus prudent, observa Osmond, de rester où nous sommes jusqu'au jour.

Certainement, seigneur; mais, ajouta-t-il en prenant le bras de son maître, n'entendez-vous pas du bruit?

Osmond écouta attentivement. Ce sont nos chevaux; tâchons de les bien tenir, l'ennemi est peut-être plus près que nous ne pensons.

Le silence qu'il recommandoit, fut cependant interrompu par le jeune garçon qui s'étoit un peu éloigné, et qui s'écria bientôt d'un accent douloureux, qu'il étoit mort.

Osmond vola à son secours, et le trouva étendu à terre. O mon maître, mon maître, lui dit-il, j'ai sûrement les jambes cassées; la mule a marché sur moi.

Petit coquin! lui dit Mactalla, je voudrois qu'elle eût marché sur ta langue.

Mais, seigneur, croyez-vous que les brigands l'aient entendu? J'espère que non, dit Osmond.

Allons, nous l'avons échappé belle: béni soit le nom de saint Bénédict, pour nous avoir protégés!

Hé! hé! vous avez raison, en vérité, d'être si reconnoissans, dit une voix rude qui partit d'auprès de lui. Au même moment il sentit qu'on lui saisissoit les deux bras; on en fit autant à son maître.

Leur surprise peut mieux se concevoir que se décrire. Osmond, cependant, revenant à lui, fit de vains efforts pour regagner sa liberté. Il offrit enfin d'abandonner tout ce qu'il possédoit, mais ce fut inutilement; on le força, ainsi que Mactalla et le jeune garçon, à monter sur leurs chevaux. Les voleurs suivirent, pendant quelque temps, le chemin dont leurs prisonniers s'étoient éloignés pour chercher un abri contre l'o-

rage ; ensuite ils s'enfoncèrent dans la forêt , qu'ils traversèrent long-temps dans tous les sens possibles, faisant des chemins pour continuer leur route à travers des taillis qu'on auroit cru impénétrables, en dérangeant de temps en temps des buissons , qu'ils avoient soin ensuite de replacer, non-seulement avec promptitude , mais avec une incroyable adresse.

CHAPITRE VII.

Osmond, qui possédoit à un degré éminent ce calme et ce sang froid qui appartiennent au vrai courage, étoit assez maître de lui-même pour admirer l'industrieuse invention dont ces brigands se servoient pour dérober leurs traces. Il pensa que puisqu'ils ne les avoient pas mis à mort, lui et ses compagnons, ils vouloient les garder en esclavage, et que si un jour il étoit assez heureux pour se soustraire à leur surveillance, il devoit mettre tous ses soins à retenir dans sa mémoire les nombreux détours par lesquels on le faisoit passer.

Enfin les bandits sortirent de l'épaisseur de la forêt où ils avoient erré si

long-temps. Osmond vit devant lui une bruyère terminée par une rivière rapide. De l'autre côté de ses bords, s'élevoient les murs d'un immense bâtiment; de hautes montagnes couvertes de bois l'entouroient. Osmond vit, à la foible clarté du jour qui commençoit à paroître, que ce bâtiment étoit un vieux château dont les tours couvertes de mousse et les tourelles démantelées attestoient les ravages du temps. Il apprit bientôt que c'étoit la retraite des brigands.

En arrivant au bord de la rivière, un des voleurs sonna du cor, et le pont-levis fut aussitôt abaissé. Ils le traversèrent à cheval, entrèrent dans un passage voûté, fermé par une lourde grille de fer, et défendu par deux tours. Après qu'ils l'eurent traversé, ils mirent pied à terre, et pénétrèrent dans une suite de cours sombres, entourées de bâtimens en ruine, à la suite desquelles ils arrivèrent à une salle immense,

échauffée

échauffée par un grand feu. Plusieurs lampes l'éclairoient. Les piliers nombreux qui soutenoient le plafond, les portes et les fenêtres, dont la forme étoit gothique, donnoient à cette salle l'apparence de l'intérieur d'une église. Deux hommes étoient occupés à servir une grande table. On leur demanda si le capitaine et sa troupe étoient rentrés. Ils répondirent que non; et les bandits se retirèrent tumultueusement pour changer leurs habits mouillés, laissant Osmond et Mactalla ensemble.

Ils ne furent pas plus tôt sortis, qu'Osmond désirant calmer la terreur dont il voyoit Mactalla frappé, se tourna vers lui pour lui parler. A son grand étonnement, il le vit regarder attentivement à une porte qui étoit restée entr'ouverte. Une main sembloit lui faire des signes. Mactalla approche, hésite, fait quelques pas, et disparoît tout-à-coup.

Cet incident fit naître dans le cœur d'Osmond la peine la plus grande qu'il eût encore éprouvée depuis son aventure. Ce Mactalla, qui avoit servi ses nobles amis d'Accerenza, dont la fidélité sembloit si assurée, étoit donc lié avec de tels scélérats ! Il se rappeloit la surprise qu'il avoit témoignée dans le bois, et ses soupçons s'accrurent à chaque moment.

Accablé de fatigue et d'agitation, il se jeta sur un banc près du feu, et chercha à réunir les forces de son ame pour supporter avec résignation un changement de fortune d'autant plus cruel, qu'il n'avoit pu s'y préparer.

Que devenoient maintenant ces espérances flatteuses, ces douces illusions qu'il avoit eu pour un moment la certitude de voir réaliser! Elles étoient évanouies pour jamais, et ne laissoient après elles qu'un souvenir douloureux et d'éternels regrets.

Osmond étoit enseveli dans ses tristes méditations, lorsque le son d'un cor se fit entendre. La plupart de ceux qui l'avoient fait prisonnier, rentrèrent en désordre, et traversèrent promptement la salle pour aller au-devant de leur capitaine, qui parut bientôt avec sa suite, et deux dames et un gentilhomme qui étoient tombés dans leurs mains.

Il est impossible de dire ce qu'Osmond ressentit en voyant deux femmes au pouvoir de pareils coquins : et comment exprimer ce qu'il souffrit en reconnoissant dans une des dames, dont le voile s'étoit détaché, les traits enchanteurs de miss Raymond!

L'horreur suspendit pour un moment toutes ses facultés ; enfin il fut tiré de sa stupeur en voyant tomber évanouie la dame, qu'il crut être mère de la jeune miss. Il courut à son secours, oubliant, dans son empressement, la

surprise que sa vue pourroit causer à miss Raymond.

A son approche, elle leva les yeux; et rencontrant les siens, elle s'écria d'une voix tremblante : « Ah, grand Dieu! est-ce bien vous que je vois, monsieur Munro?

L'émotion d'Osmond l'empêcha de répondre; et miss Raymond revenant un peu à elle, replaça la tête de sa mère sur son bras, pour la mieux soutenir, pendant qu'Osmond tâchoit d'obtenir un verre d'eau, qui lui fut accordé d'assez mauvaise grace, mais qui ranima mistriss Raymond.

O maman! lui dit sa charmante fille, quand elle eut repris ses sens, M. Munro a été aussi malheureux que nous!

M. Munro! répéta sa mère en tournant les yeux vers lui; grand Dieu! est-il possible?

Osmond s'inclina respectueusement.

Soyez assurée, madame, lui dit-il, que je regrette moins la circonstance malheureuse qui m'a conduit ici, si elle me fournit l'occasion de vous rendre quelque service, fût-ce au prix de ma vie.

Mistriss Raymond lui répondit avec la plus grande sensibilité.

Osmond avoit compris par quelques mots échappés à Cordelia, que le gentilhomme qu'on avoit amené avec elle, étoit son père. Il fut donc assez surpris de voir qu'il ne cherchoit à donner aucun secours à mistriss Raimond; mais il le fut beaucoup davantage en s'apercevant que M. Raymond, caché derrière un pilier, enveloppé d'une grande redingote, et son chapeau avancé sur les yeux, l'examinoit attentivement. Son attitude, car Osmond ne pouvoit discerner sa physionomie, annonçoit l'impatience et l'inquiétude. Cependant il étoit assez près d'eux pour avoir entendu l'exclamation de sa fille en le voyant,

et par conséquent ne pas le croire attaché à ces brigands.

Le capitaine vint demander aux dames si elles vouloient prendre quelque chose ; et sur leur refus, il dit d'un air d'indifférence : Vous n'avez pas besoin de rester ici plus long-temps. Cesaria ! Cesaria ! . . . .

Une vieille femme parut alors. Son regard étoit hardi et faux. Elle portoit une lampe d'une main, et se soutenoit de l'autre sur un bâton recourbé. Un lourd paquet de clefs pendoit à sa ceinture. Son habillement et tout l'ensemble de sa personne étoient tels, enfin, qu'Osmond crut avoir devant les yeux une des fameuses sorcières qui apparurent à Mâcbeth.

Conduisez ces dames à leur appartement, dans la tour, ainsi que ce gentilhomme, dit le capitaine en montrant M. Raymond, qui étoit toujours resté à la même place. Quant à vous, mon-

sieur (regardant Osmond), votre chambre est préparée dans une autre partie du bâtiment.

Osmond fut très-fâché d'apprendre qu'on alloit l'éloigner de ces dames. Mais toutes ses représentations auroient été inutiles. Mistriss Raimond, qui paroissoit partager le même sentiment, lui dit adieu en le regardant d'un air plein de reconnoissance ; son aimable fille en fit autant.

Il étoit immobile à la place qu'elles venoient de quitter, entièrement absorbé par ses réflexions, quand il se sentit tirer violemment par la manche de son habit : « Eh bien, monsieur, êtes-vous sourd ? il y a deux heures que je crie à vos oreilles pour savoir si vous voulez souper. »

Non, dit Osmond.

Alors je suppose que vous aimez mieux aller vous coucher. Ossuna, con-

duisez monsieur dans une des chambres de la grande galerie !

Ossuna prit une lampe et s'approcha d'Osmond, pendant que l'autre retournoit à la table, où tous ses camarades étoient déjà assis pour prendre un joyeux repas.

Quoiqu'Osmond fût empressé de quitter une scène qui ne lui inspiroit que de l'horreur et du dégoût, il s'arrêta un moment, retenu par sa surprise, en voyant Mactalla très-empressé à servir les voleurs, et montrant sur son visage la plus grande satisfaction.

A cette vûe, il reprit tous ses soupçons; il écouta les ridicules réponses que Mactalla faisoit au capitaine, qui s'informoit de sa bonne volonté et des talens qu'il pouvoit employer pour le service de la troupe; et voyant ses saluts respectueux, son empressement à plaire et son air riant, Osmond ne douta plus

que ce malheureux domestique n'eût perdu l'esprit.

Osmond suivit Ossuna, qui le conduisit à travers différens passages au pied d'un escalier spacieux, terminé par une longue galerie, à l'extrémité de laquelle son conducteur ouvrit la porte d'un très-grand appartement. Il lui remit la lampe qu'il avoit jusqu'alors portée, et bientôt après Osmond entendit qu'on l'enfermoit. Laissé à lui-même, il éleva sa lampe au-dessus de sa tête pour mieux éclairer les objets. Il étoit dans une grande chambre à coucher ; deux portes ouvertes donnoient dans deux cabinets qui n'avoient point d'issue. La curiosité, ou plutôt le soupçon, le conduisit à tout examiner avec soin ; et voulant admettre la clarté du jour dans l'appartement, il vit que toutes les fenêtres en étoient murées.

Forcé de renoncer à ce projet, Os-

mond posa, sur une table, sa lampe dont la foible lumière vacilloit. Son agitation étoit extrême ; il frémissoit d'horreur en pensant à l'affreuse situation de miss Raymond. « Oh ! si mes craintes se réalisoient, s'écrioit-il en marchant à pas précipités ; si même dans ce moment, sans être touchés de ses cris, ces scélérats l'arrachoient des bras de sa mère ! » Son égarement redoubloit à mesure que cette image affreuse se présentoit à son imagination. D'un œil étincelant il cherchoit autour de sa chambre s'il ne pourroit découvrir quelques armes, quelques instrumens de vengeance. Il essaya de forcer la porte pour tâcher de se joindre à ses parens pour la défendre, ou mourir auprès d'elle; mais tous ses efforts furent vains.

Alors il appela sa raison et son courage à son secours. Sa confiance en la bonté du ciel le calma; il s'éloigna de

cette porte fatale, et se trouvant épuisé de fatigue, il se jeta tout habillé sur un mauvais lit.

Mais au lieu de chercher le sommeil, il ne s'occupa que de l'image de Cordelia et de tout ce qui s'étoit passé dans la salle où elle l'avoit reconnu. — Elle et sa mère savoient son nom. Étoit-ce la simple curiosité ou l'intérêt qu'elles prenoient à lui, qui le leur avoit fait demander à la marquise ou à la signora Elisa? Il pensoit que ces dames auroient parlé de lui favorablement, et que peut-être..... Mais s'arrêtant tout-à-coup, il revint encore aux premières résolutions qu'il avoit déjà formées, et qu'il oublioit toujours.

Ne pouvant cependant supporter la peine extrême que lui faisoit cette idée, il tâcha de la perdre dans le sommeil: mais quoiqu'il fermât les yeux, son imigination veilloit toujours; des songes affreux, des visions effrayantes le pour-

suivoient. Il fut éveillé tout-à-coup en entendant un léger bruit à sa porte. Il crut cependant s'être trompé ; mais bientôt il fut convaincu qu'on cherchoit doucement à l'ouvrir ; et se jetant à bas de son lit, il s'approcha sans bruit et appliqua son œil à la serrure. Il aperçut alors deux hommes, dont l'un portoit une lumière, pendant que l'autre avoit la main sur la clef; il réussit enfin à ouvrir la porte sans qu'elle fît de bruit sur ses gonds. Osmond se retira en arrière, bien décidé à vendre sa vie le plus chèrement possible : il ne doutoit pas qu'on vînt pour l'assassiner, le croyant endormi.

Les deux hommes s'avancèrent alors doucement dans la chambre ; et le premier, qui portoit une lanterne sourde, dont la lumière l'éclairoit à peine, s'arrêta, après avoir écouté attentivement, et dit à l'autre à voix basse :

Bon ! il dort profondément, et ne

rêve guère sans doute à ce qui va lui arriver.

Non, je le jurerois bien, reprit l'autre également à voix basse. Allons, je m'en vais, puisque vous dites que vous n'avez pas besoin de mon secours. Mais ne perdez pas cette occasion, car elle ne se retrouveroit peut-être pas. Je vous attends dans une demi-heure, et j'espère que vous aurez arrangé l'affaire comme il faut.

Un signe de tête fut la réponse qu'il reçut. Lorsqu'il fut parti, son camarade referma la porte sur lui avec la même précaution qu'il avoit mise à l'ouvrir, et s'approcha du lit à pas comptés.

Qu'on juge, s'il est possible, de l'étonnement d'Osmond, quand il reconnut, à l'aide d'un rayon de lumière qui se réfléchit sur sa figure, les traits de Mactalla !

Dès cet instant il ne douta plus qu'il

ne fût le complice des bandits, et qu'il ne l'eût fait tomber en leur pouvoir.

Chère et aimable marquise! pensa-t-il, vous connoissiez bien peu le fatal présent que vous m'avez fait! Mais je veux le confondre. Et il s'avançoit vers lui, lorsqu'il s'arrêta en voyant Mactalla ouvrir doucement les rideaux, écouter attentivement; et il lui parut qu'il tiroit quelque chose de son sein, qu'il plongea à plusieurs reprises dans le lit.

Osmond ne pouvoit plus se contenir, lorsqu'il fut encore arrêté par une exclamation de Mactalla. « O saint Bénédict! je suis perdu; on m'a trompé; je me suis fié à ce coquin! Oui, continua-t-il en tirant impétueusement les rideaux du lit, il n'y a pas une minute qu'il l'a tué lui-même, car le lit est encore chaud. Mais je me vengerai; oui, je me vengerai sur vous, scélérats, quand j'en de-

vrois périr. » — Il s'avança alors précipitamment vers la porte.

Arrête, arrête, mon ami ! lui dit Osmond en le prenant par le bras ; et il avoit peine à maîtriser l'émotion qu'il éprouvoit en retrouvant son fidèle serviteur digne encore de sa confiance. En effet, s'il fût resté le moindre soupçon dans son ame, la joie excessive de Mactalla, en le voyant, eût suffi pour le dissiper.

Expliquez moi, je vous prie, la scène qui vient de se passer, dit Osmond en s'éloignant de la porte, et l'entraînant avec lui.

Je ne le puis à présent, lui répondit Mactalla ; mais dans le courant de la nuit vous en serez informé. — Il commence à être tard.

Comment ! dit Osmond, aurais-je réellement dormi?

Cela est bien vrai, il est déjà tard, et la bande de voleurs est partie pour la course de la nuit. Dès que je vous aurai

quitté, descendez dans la grand'salle, où vous trouverez les rafraîchissemens qu'on vous a préparés; ensuite dites que vous allez prendre l'air. En descendant dans la cour, tournez à droite, et suivez la même direction jusqu'à ce que vous arriviez à une porte cintrée; traversez-la, et vous apercevrez à peu de distance un passage étroit, où vous resterez jusqu'à ce que j'arrive. Si on vous demande comment vous êtes sorti de votre chambre, dites que c'est Félisco qui vous a ouvert; on vous croira; il est souvent chargé des prisonniers.

C'est bien. Mais pouvez-vous me donner des nouvelles des autres captifs?

Moi! — Non. Je n'en connois point d'autres que nous.

Je veux parler de la famille de mistriss Raymond, qui a éprouvé le même sort.

Eh bien, je le demanderai à Félisco.

Quel est donc ce Félisco? Seroit-ce ce

jeune homme dont vous m'avez déjà parlé? —

Vous apprendrez tout cela tantôt, signor, répondit Mactalla, impatient de partir.

Je vous prie de ne pas oublier de vous informer de la famille Raymond.

Quand il fut sorti, Osmond demeura quelque temps dans un état pénible d'inquiétude et d'espérance. Cependant il étoit bien certain qu'on tramoit quelque chose pour sa délivrance. Après qu'il eut un peu calmé ses esprits, il quitta sa chambre en y laissant sa lampe, car la galerie qu'il avoit à traverser recevoit la clarté du jour. Il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, lorsque des marches qu'il n'avoit pas remarquées la veille, lui firent croire qu'il s'étoit trompé. Il vouloit revenir sur ses pas; mais la vue d'un escalier sur la gauche le décida à suivre cette direction, ne doutant pas qu'il ne le conduisît à la grand'-

salle où l'on avoit soupé. Il se trouva bientôt dans des appartemens dont la grandeur et les ornemens, quoique détruits, attestoient l'ancienne magnificence. Osmond s'avança à l'une des fenêtres pour respirer un vent frais qui s'élevoit au coucher du soleil. Il contemploit le site majestueux qui s'offroit à sa vue, quand il se ressouvint des instructions de Mactalla, et de son rendez-vous avec lui.

Il chercha à retrouver l'escalier qu'il devoit prendre, et croyoit l'avoir rencontré, quand une porte qu'il aperçut, le convainquit qu'il s'étoit trompé une seconde fois. Il craignit de se perdre encore, et résolut de frapper à cette porte et de demander son chemin pour regagner la salle.

Une voix douce et mélodieuse qui vibra jusqu'à son cœur, lui répondit ; c'étoit celle de miss Raymond.

On lui dit d'entrer ; mais la serrure

résista à ses efforts, jusqu'à ce que l'on eut ôté la clef qu'on y avoit mise.

Il trouva la mère et la fille extrêmement effrayées de ce que l'on demandoit à entrer chez elles. — Mais la joie et la surprise animèrent aussitôt leurs traits en reconnoissant Osmond.

Grand Dieu ! monsieur Munro, comment avez-vous pu découvrir où nous étions ? dit mistriss Raymond en s'approchant de lui, et lui tendant la main avec la familiarité et l'affection d'une vieille amitié.

C'est un hasard extrêmement heureux pour moi, répondit Osmond en lui baisant respectueusement la main. Alors baissant la voix, il lui raconta aussi brièvement qu'il lui fut possible, sa conversation avec Mactalla, les espérances qu'il en avoit conçues, et l'assura solennellement qu'il ne quitteroit jamais cette enceinte, à moins de la délivrer avec sa famille.

Mistriss Raymond l'écoutoit avec attention ; elle étoit sur le point de lui répondre, quand son mari, qui se tenoit debout à une fenêtre ouverte, le dos tourné vers la porte, lui dit d'un ton brusque et sans se déranger : Monsieur, vos bons offices ne nous sont point nécessaires. Nous avons dans nos mains le moyen d'effectuer notre délivrance.

Osmond, étonné et confus de cette apostrophe, regarda le singulier personnage qui l'avoit proférée, et ensuite mistriss Raymond, comme pour en obtenir l'explication.

Mistriss Raymond, qui le devina, se hâta de parler : *My*—monsieur Munro, reprit-elle en hésitant un peu, et rougissant comme si elle avoit prononcé quelque chose qu'elle ne devoit pas dire, M. Raymond ne voudroit pas vous voir prendre une peine inutile ; il y a à peu près deux heures que le capitaine de ces bandits est venu nous informer

que notre liberté nous seroit rendue, et notre retour assuré au lieu de notre destination, si nous consentions à lui donner mille louis. M. Raymond a accepté cette proposition bien vîte, comme vous pouvez le penser, et lui a remis une traite sur son banquier à Naples. Aussitôt le retour de l'homme qu'on a fait partir pour la porter, on doit nous mettre en liberté. — Que le ciel nous accorde donc la faveur de sortir tous ensemble de ces murs! car notre regret seroit éternel, si nous vous y laissions.

Recevez mes remercîmens de cette généreuse inquiétude, madame; et quand je serois trompé dans mes espérances pour moi-même, j'éprouverois une grande consolation de vous savoir en sûreté.

J'en suis convaincue, dit mistriss Raymond; un cœur généreux comme le vôtre, est étranger à tout égoïsme.

Allons, allons, finissez donc ces belles phrases sentimentales! s'écria M. Raymond, toujours du même ton qu'il avoit pris, et le dos constamment tourné vers Osmond. Laissez monsieur se retirer; car si on le surprenoit ici, on ne peut savoir quelles en seroient les conséquences.

Cela est vrai, monsieur, reprit Osmond, en rougissant d'indignation. Adieu, madame, ajouta-t-il en baisant la main de mistriss Raymond. Si nous nous rencontrons jamais.....

Oh! que dites-vous, monsieur Munro, reprit-elle en changeant de couleur; comptons au moins sur la Providence.

Soyez assurée, madame, que je n'abandonne pas tout espoir. Alors il s'éloigna en jetant un dernier regard sur miss Raymond, qu'il vit se retirer au fond de l'appartement, dans une agitation extrême.

A peine avoit-il fait quelques pas,

qu'un homme, le sabre nu, s'élança sur lui, et lui demanda ce qu'il faisoit là.

Osmond, sans s'étonner, lui dit qu'en voulant aller dans la salle, il s'étoit trompé de chemin.

N'avez-vous donc pas des yeux? Mais, allons, je vais vous y conduire : prenez garde seulement, une autre fois, à ce que vous faites; je vous déclare que dans cette maison on n'aime pas les gens qui sont trop curieux.

Le brigand le conduisit par différens corridors, jusqu'à la salle, et le laissa à la porte. Ici Osmond trouva deux coquins de mauvaise mine, occupés à arranger les lampes. L'un deux lui montra une table servie; il s'en approcha, quoique l'inquiétude qu'il éprouvoit lui permît à peine de rien prendre.

Du moment que son léger repas fut fini, il exprima, comme il en étoit convenu avec Mactalla, le désir de prendre l'air. On ne lui fit point d'objec-

tions; seulement on lui recommanda, comme la nuit s'approchoit, de prendre garde aux bâtimens qui tomboient en ruines. Il descendit dans la cour par un escalier de marbre blanc, autrefois magnifiquement orné de statues, dont on voyoit encore quelques restes.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Si Osmond avoit eu l'esprit plus tranquille, il eût admiré ces ruines imposantes. Il trouva bientôt la place qu'on lui avoit désignée, et pendant qu'il y attendoit Mactalla, il ne put s'empêcher de réfléchir à l'étrange concours de circonstances qui l'avoient conduit à éprouver des événemens si singuliers et si malheureux. Il se livroit à ses tristes pensées, lorsqu'à travers une crevasse il aperçut un homme qui l'examinoit. Etonné, craignant d'être découvert en ce lieu par d'autres que par Mactalla, il se retira promptement, et se réfugia dans un enfoncement pratiqué dans le mur. Mais on le pour-

suivoit toujours ; et cet homme dit à un de ses camarades qui l'accompagnoit, qu'il le trouveroit bientôt, car il n'y avoit pas dans tout le château une crevasse ou un trou qu'il ne connût parfaitement. En effet, il s'écria bientôt : « Le voici, le voici ! »

Osmond se voyant découvert, résolut d'aller avec courage au-devant du sort qui l'attendoit. Il sortit de sa retraite, et fut agréablement surpris de trouver Mactalla.

Signor, lui dit ce fidèle serviteur, après lui avoir exprimé sa joie de le revoir, voici Félisco, ce jeune homme duquel je . . . . .

Assez, assez, Mactalla, interrompit son compagnon ; ce lieu n'est pas sûr pour discourir.

Félisco alors les conduisit dans une petite chambre de l'autre côté du bâtiment.

A présent, dit joyeusement le bon Irlan-

dais, bénissons tous saint Bénédict; nous pouvons au moins parler. Vous vous souvenez sans doute, signor, de l'histoire que je vous ai racontée près de Tessino ?

Eh bien, voici le jeune homme qui a innocemment occasionné tout ce désastre. Voici mon ancien ami, mon bon ami Félisco, qui m'a promis de nous faire sortir, s'il est possible, de cette maison infernale.

Je ne puis, signor, dit Félisco, vous apprendre maintenant quelles sont les circonstances qui m'ont conduit ici; mais si elles vous étoient connues (comme elles vous le seront, j'espère, par la suite), vous m'excuseriez aisément, et vous vous confieriez à moi sans crainte.

Avant votre arrivée ici, je méditois déjà de m'échapper, me repentant sincèrement de m'être associé à de pareils coquins. Je pense que la nuit de demain sera un moment favorable; les bandits

(excepté ceux qui restent toujours de garde) doivent aller en course. Je resterai ici sous quelque prétexte, et comme c'est moi qui ai soin des chevaux, je laisserai trois de ceux dont on n'a pas besoin, passer la nuit dans la prairie. Notre principal danger vient des sentinelles, qui sont toujours au nombre de sept; trois font la ronde autour des murs, deux dans l'intérieur, et deux autres au portail de la cour d'entrée.

N'importe, n'importe, dit vivement Osmond; il n'y a pointde hasard que nous ne devions courir pour recouvrer notre liberté. — Mais dites-moi, mon ami, croyez-vous que les autres prisonniers puissent être libres dans ce temps-là?

« Quels autres prisonniers, signor? Qui a pu vous dire cela? »

Osmond l'en informa aussitôt.

Ah! signor, dit Félisco, on vous a grossièrement trompé. Comment? dit Osmond glacé d'effroi.

Oui, je vous le répète, on vous a grossièrement trompé. Jamais prisonnier n'est sorti de ces murs. Mais calmez-vous, signor, et je vais m'expliquer. Apprenez que les bandits, au lieu de mettre tout de suite à mort ceux qui tombent dans leurs mains, conduisent ici leurs prisonniers pour augmenter leur butin en tirant d'eux tout l'argent possible. Sous prétexte de leur rendre ensuite la liberté, ils leur font tirer des traites sur leurs banquiers, qu'ils se font payer sur une lettre datée d'une ville éloignée d'ici. Aussitôt la traite acquittée, la malheureuse victime est sacrifiée à la sûreté de la bande. On vous auroit déjà fait la même demande, si je n'avois persuadé au capitaine que, d'après ce que Mactalla, mon ami, m'avoit dit de vous, il étoit possible de vous engager à vous incorporer dans la troupe.

Exécrables coquins! s'écria Osmond. Mais, mon ami, ne pouvez-vous pas

trouver quelque moyen pour sauver cette malheureuse famille? Sans cela, tout ce que vous feriez pour moi seroit inutile.

Grand Dieu ! signor, vous ne savez pas ce que vous me demandez, reprit Félisco avec quelque impatience. On pourroit plutôt enlever le château lui-même, que ces prisonniers. On fait la visite de leurs portes chaque soir pour les enfermer exactement.

Ces paroles jetèrent Osmond dans un tel désespoir, qu'un nuage s'étendit sur ses yeux ; il chancela, et seroit tombé à terre, sans Mactalla qui le reçut dans ses bras. Dépêchez-vous, Félisco, de finir ce que vous avez à dire, reprit Mactalla ; l'humidité de cette chambre fera mourir mon maître.

Non, non, dit Osmond revenant un peu à lui. — Mais ces malheureux prisonniers ! dites-moi, Félisco, ne peut-on pénétrer dans leur appartement que par une seule porte ?

Félisco le regardoit attentivement, et hésitoit à lui répondre.

Au nom du ciel, ne me tenez pas en suspens! donnez-m'en les moyens, et je vous bénirai toute ma vie.

Eh bien, signor, vous serez satisfait. Demain, dès que le retour du capitaine me permettra d'entrer dans la chambre où l'on dépose généralement toutes les clefs, je tâcherai de trouver celle qu'il vous faut. Mais je crains bien que vous ne puissiez pénétrer dans les appartemens qui conduisent à celui des prisonniers. D'ailleurs, l'entrée de ce dernier est un secret que j'ignore.

N'importe, dit Osmond, il n'échappera pas à mes recherches.

Enfin Félisco observa qu'il croyoit prudent de se séparer, n'ayant plus rien d'important à se dire. Osmond l'approuva, et demanda s'il pourroit encore se promener. L'inquiétude de son esprit lui rendoit très-pénible la né-

cessité de rester à la même place. Félisco lui répondit que oui. Comme il emmenoit avec lui Mactalla pour qu'on ne le vît pas causer avec son maître, Osmond se rappela une circonstance de la conduite de son domestique, qui lui avoit prouvé combien notre imagination peut nous tromper. Le poignard qu'il avoit cru que Mactalla plongeoit à plusieurs reprises dans son lit, étoit la clef de son appartement, qu'il avoit alors à la main.

CHAPITRE IX.

Le soleil commençoit à dorer l'horizon. Le retour des bandits s'annonça par le son du cor et le bruit des chevaux. Osmond les vit passer sur le pont. Dès qu'il se trouva seul, il parcourut les bâtimens et ses dépendances. Mais son inquiétude sur la famille Raymond ne lui donnoit aucun repos. Il chercha à examiner les dehors du château, pour s'assurer de la possibilité qu'il y auroit à s'échapper, si le plan de Félisco trouvoit des obstacles. Il en perdit bientôt l'espérance. Il retourna enfin, excédé de fatigue, dans la salle, et trouva Félisco qui lui dit tout haut : « J'espère, signor, que votre promenade a été agréable ; et puis,

en baissant la voix : J'ai les clefs ; tâchez de me suivre. »

Lorsqu'ils furent un peu éloignés, ils s'arrêtèrent ; et Félisco regardant autour de lui pour être bien certain que personne ne les avoit suivis, dit à Osmond : Je vous conduirai moi-même, signor, dans les appartemens ; car on n'aura pas besoin de moi de sitôt.

Osmond le remercia de sa complaisance ; et Félisco lui montrant le chemin, le mena par différens passages dans une rotonde qu'il se rappela avoir déjà traversée. Félisco ouvrit ensuite la porte d'un appartement magnifique, qu'il décora du nom de salon. En effet son architecture élégante, et la vue d'un jardin qui étoit encore très-beau, pouvoient lui mériter ce nom.

De cet appartement, ils entrèrent dans un autre également spacieux, qu'ils traversèrent pour se rendre à la salle à manger. Signor, dit-il, si vous êtes un

admirateur de l'ancienne magnificence, je vous engage à regarder autour de vous à mesure que nous avançons ; car je ne crois pas qu'on puisse en voir ailleurs de plus beaux restes.

Cela est très-vrai, reprit Osmond ; mais pouvez-vous m'apprendre à qui a appartenu ce château, et par quelle raison ses possesseurs l'ont ainsi abandonné ?

Je ne puis vous le dire exactement, signor ; tout ce que je sais, c'est qu'il appartenoit originairement à une des premières familles d'Italie, et que son dernier propriétaire l'a abandonné il y a bien long-temps, à cause d'une terrible catastrophe qui y est arrivée. Le gouvernement avoit donné ordre, autrefois, de le démolir, sa situation le rendant très-propre, comme vous le voyez, à servir de retraite à des brigands ; mais s'il plaît à Dieu que je

puisse m'échapper d'ici, je ferai bien connoître que ce château existe encore, et le chemin qui y conduit.

Félisco lui fit encore examiner d'autres appartemens réellement dignes d'être admirés ; une très-longue galerie les terminoit ; au bout on voyoit un escalier dont les marches étoient de marbre noir. Il conduisoit à la chapelle.

Félisco ne voulut point y entrer, retenu par de pieux scrupules. Il présenta deux clefs à Osmond : la plus grande, lui dit-il, ouvre la chapelle ; l'autre, une porte à main droite. Vous découvrirez alors quelques marches que vous monterez ; elles vous conduiront directement à cette chambre dans laquelle est l'entrée secrète. Fasse le ciel que vous la trouviez ! et s'il en arrive ainsi, ayez soin de prévenir vos amis de se tenir prêts à nous joindre aujourd'hui à neuf heures du soir. Souvenez-vous

bien alors de laisser, en revenant, toutes les portes ouvertes derrière vous, excepté la dernière.

Osmond promit de suivre ses instructions; et Félisco le quitta en lui disant qu'il ne le reverroit qu'à l'heure où ils devoient mettre leur plan à exécution.

Osmond éprouva quelque difficulté à ouvrir la chapelle; et sa vue se porta, en y entrant, sur de larges tombes encore ouvertes. Il recula d'horreur; c'étoit là, sans doute, que les bandits précipitoient leurs victimes.

Il se hâta de trouver la porte qui conduisoit à l'escalier; et l'ayant ouverte, il arriva dans l'appartement. Il en fit plusieurs fois inutilement le tour. Enfin il s'abandonnoit au désespoir, lorsque ses yeux se portèrent sur une statue qu'il n'avoit point encore examinée. Il lui vint aussitôt à la pensée, que peut-être elle pouvoit cacher l'objet de ses

recherches. Il s'en approcha, et réunissant toutes ses forces, il parvint à la déplacer. Quels furent ses transports en apercevant une ouverture! mais quelle fut aussi sa surprise en la voyant occupée par M. Raymond, exactement enveloppé ainsi qu'il l'avoit vu précédemment, et qui tomba aussitôt prosterné devant lui comme frappé par une main invisible! toute sa personne annonçoit la terreur.

Monsieur, lui dit Osmond extrêmement alarmé, que vous est-il arrivé? êtes-vous malade? Il le relevoit en lui parlant.

Malade! répliqua-t-il d'une voix à peine articulée, et résistant aux efforts que faisoit Osmond pour le secourir... ah! quelles sont les douleurs du corps, comparées à celles de l'esprit! Grand Dieu! continua-t-il avec véhémence, l'heure de la vengeance est-elle donc arrivée? et pour en rendre l'horreur

plus grande, est-ce lui.... lui qui est devant moi..... qui en sera l'instrument? N'y a-t-il plus d'asile pour moi! n'y a-t-il plus d'espérance!

Je vous prie, je vous conjure, monsieur, de vous calmer, dit Osmond, qui commençoit à craindre que les sens de M. Raymond ne fussent dérangés, et qu'alors il ne rendît inutiles les mesures qu'il avoit prises pour sauver sa famille; car il ne pouvoit attribuer qu'à une folie soudaine, ce qu'il venoit d'entendre.

Quoi! reprit M. Raymond, d'un ton plein d'amertume, et toujours prosterné contre terre, voulez-vous enfin vous venger? voulez-vous augmenter mes tortures?

Me venger! répéta Osmond. Revenez à vous, monsieur, je vous en prie; songez que vous m'êtes entièrement étranger: mais peut-être me confondez-vous avec une autre personne; peut-

être aussi me prenez-vous pour un de ces misérables dans les mains desquels vous êtes tombé; ce que je ne pourrois croire, cependant; mistriss et miss Raymond vous ont certainement dit qui j'étois.

Cela est vrai, mais je ne puis m'empêcher d'avoir quelques. . . . .

Quelques doutes sur moi! interrompit Osmond vivement et avec beaucoup de hauteur.

Votre main n'est donc pas armée pour me percer le cœur? Ne venez-vous pas pour tirer vengeance de moi..... de moi. . . . le . . . . .

Vous m'affligez au-delà de toute expression en continuant de parler ainsi, reprit Osmond. Si vous avez quelque pitié de vous et de votre famille, tâchez de revenir à vous. Ces momens sont trop précieux pour les perdre; ils sont les seuls où je puisse vous dire les moyens à prendre pour vous sauver.

Est-il vrai! s'écria M. Raymond d'un ton de voix plus calme; et se relevant aussitôt (son visage toujours caché, cependant, par son mouchoir), il s'appuya sur la boiserie, et fit signe à Osmond qu'il étoit prêt à l'entendre.

Osmond lui raconta alors la trahison qu'on méditoit contre lui, et le plan qu'il avoit formé pour sa délivrance.

M. Raymond l'avoit écouté avec la plus grande attention, mais sans tourner une seule fois le visage vers lui. Enfin il s'écria : Est-ce bien vous qui prenez tant d'intérêt à mon sort?

Grand dieu! monsieur, reprit Osmond avec impatience, après tout ce que je fais, est-il possible que vous me fassiez une pareille question? Il est vrai que vous m'êtes étranger; mais n'êtes-vous pas un être malheureux comme moi? et ce titre n'est-il pas suffisant pour vous donner des droits à tous les services que je puis vous rendre?

« Eh bien, je les accepte avec reconnoissance. Vous m'avez dit que c'est à neuf heures que je dois vous attendre? »

Exactement, si rien d'imprévu ne nous arrive. Osmond pria ensuite M. Raymond de prévenir ses dames, et de leur parler avec beaucoup de précaution.

M. Raymond lui avoua alors, mais toujours sans le regarder (ce qui paroissoit étrange à Osmond), qu'il avoit essayé de trouver une issue pour s'échapper, ayant eu depuis peu quelques soupçons.

Tout étant arrangé entre lui et Osmond, il se retira dans sa chambre; et le jeune Munro replaça la statue, de peur de quelque accident. Comme il retournoit sur ses pas, il aperçut un petit cabinet dans lequel il y avoit beaucoup de papiers épars. Il découvrit parmi eux un manuscrit italien. En ayant parcouru quelques lignes, sa cu-

riosité fut assez excitée pour l'engager à le prendre.

Il se rendit ensuite dans sa chambre pour attendre la chute du jour ; et malgré les efforts de sa raison, son agitation devenoit excessive à mesure que le moment fixé approchoit.

Il ne craignoit rien pour lui-même, mais tout pour Cordelia.

Les heures qu'il devoit passer encore seul dans sa chambre, s'écoulèrent lentement. A la fin, le soleil s'abaissant derrière les grands arbres de la forêt, annonça le moment où Félisco devoit venir. Il fut exact à sa promesse, et parut avec Mactalla.

Eh bien, signor, lui dit-il en fermant doucement la porte, les bandits sont enfin partis, comme je m'y attendois.

Et depuis, dit Mactalla, nous avons été occupés à nous débarrasser de quelques difficultés, en enivrant les gardes de la grande porte ; ce que nous n'avons

pas trouvé très-difficile à exécuter: à présent ils sont, pieds et mains liés, dans une des tours, où ils peuvent, grace à saint Bénédict, crier tant qu'ils voudront avant qu'on les entende. Mais de peur que le diable ne vienne à leur secours, comme tout est prêt pour notre fuite, partons.

Oui, dit Osmond, je suis parvenu à parler à nos compagnons d'infortune, et ils nous attendent.

Signor, reprit Félisco d'un air grave et sombre, je désire certainement leur délivrance, ainsi que vous; mais je crois que d'après un plus mûr examen, il est prudent de les laisser derrière nous.

Osmond frémit.

Oui, signor, continua Félisco, dans quelques minutes un homme ira leur porter à souper; et s'il trouvoit quelques difficultés à être admis dans leur appartement, l'alarme seroit bien vîte donnée.

Eh bien, ne sommes-nous pas armés ?

Non, signor ; le capitaine a les clefs des armes. Ainsi, tout bien considéré, je crois qu'il vaut mieux abandonner ces étrangers à leur sort.

Non, par le ciel! reprit Osmond avec véhémence. Mais ne croyez pas que je vous fasse courir aucun danger ! je prendrai moi-même leur place dans la tour, et je tâcherai de répondre pour eux. Cependant ne différez pas de partir ; dès que je croirai que vous êtes loin des murs, j'exécuterai mon projet. Souvenez-vous bien que je vous défends de m'attendre plus de quinze minutes : si, passé ce temps, je ne suis pas avec vous, éloignez-vous, et laissez-moi.

O mon maître, mon cher maître ! dit Mactalla en versant des larmes, je ne puis vous abandonner ; je ne puis vous voir risquer ainsi votre vie pour des inconnus.

J'y suis déterminé, reprit Osmond en pressant la main de son fidèle serviteur. Les instans sont précieux; ne les perdons pas. Et prenant la lampe de Félisco, pendant qn'il parloit, il se rendit à l'entrée des appartemens. A présent, mes amis, attendez un moment; je ne serai pas long-temps à vous les envoyer.

Il trouva M. Raymond et sa famille qui l'attendoient avec inquiétude dans la chambre qui communiquoit à la tour. Il leur indiqua, aussi brièvement qu'il le put, le chemin qu'ils avoient à suivre, et leur recommanda de partir promptement.

M. Raymond le remercia, et prenant sa lampe d'un main, et conduisant sa fille de l'autre, se mit en marche. Mistriss Raymond s'arrêta : Ne venez-vous pas avec nous, monsieur Munro? lui dit-elle.

Je vous suivrai bientôt, madame.

Mais j'aimerois beaucoup mieux vous attendre.

Mistriss Raymond, comment pouvez-vous être si imprudente? dit M. Raymond, d'un ton de reproche.

Partez, partez, madame, je vous en conjure! dit Osmond. Dans peu de momens j'espère que j'aurai le bonheur de vous suivre.

Mistriss Raymond obéit à son mari avec une peine marquée. Dès qu'elle se fut éloignée, Osmond traversa l'ouverture, et prit possession de l'appartement qu'elle venoit de quitter.

Il entendit bientôt qu'on faisoit de violens efforts pour ouvrir la porte qu'il avoit barricadée. On demanda pourquoi on n'ouvroit pas. Osmond imitant, autant qu'il le pouvoit, la voix de M. Raymond, répondit que ces dames se déshabilloient pour se coucher.

Eh bien, j'attendrai un peu; mais

tâchez qu'elles se dépêchent, car je suis diablement pressé d'aller souper.

Osmond, pendant ce temps, se livroit à ses réflexions.

Mais, signor, dit enfin le brigand, ces dames doivent être prêtes : m'ouvrirez-vous donc? le chapon que j'ai apporté pour leur souper, va être froid ; et le mien, qui m'attend-là bas, ne vaudra plus rien. Allons, signor, allons (et il frappoit avec violence), ouvrez moi!

Un peu de patience encore, reprit Osmond.

Mais qu'est-ce que cela? dit le coquin ; ces dames sont-elles malades? je ne les entends pas parler.

Patience encore un moment, reprit Osmond.

Au diable votre patience! Et Osmond entendit le voleur agiter si fortement la porte, qu'il eût été dangereux de différer plus long-temps de s'échapper. D'ailleurs, il pensoit que ses amis devoient

voient être en sûreté. Il sortit donc de l'appartement, et traversant avec vîtesse tous ceux par lesquels il devoit passer, il se trouva dans la grand'salle, et vit avec une joie inexprimable que personne ne l'occupoit. Il s'élança vers la porte, essaya de l'ouvrir ; mais quel fut son désespoir, quand il s'aperçut qu'elle étoit fermée à double tour, et qu'on en avoit emporté la clef!

Pendant un moment ses facultés semblèrent prêtes à l'abandonner ; mais en se ranimant, Osmond pensa que le courage et la présence d'esprit lui étoient plus que jamais nécessaires. Pendant qu'il réfléchissoit aux foibles ressources qui pouvoient lui rester, une petite porte qu'il n'avoit point aperçue, s'ouvrit ; un homme entra précipitamment, la ferma avec violence, et s'y appuya le dos fortement.

Osmond recula vers le passage le plus voisin. Il espéroit n'être pas aperçu,

lorsqu'il fut arrêté par le brigand qui lui dit : « Oh ! est-ce vous, Ossuna ? Que le diable m'emporte si je puis rien distinguer à travers ce brouillard ! la tête me tourne. Croiriez-vous que tout semble danser autour de moi ? »

Osmond passa aussitôt du plus grand découragement à l'espoir. Il s'aperçut que le coquin étoit complètement ivre, et se flatta de profiter de cette circonstance pour s'échapper. Il se retira derrière un des piliers ; et tâchant de prendre, autant qu'il le pouvoit, la voix rauque d'Ossuna, dont il se souvenoit parfaitement, il lui demanda qui l'avoit mis dans cet état.

Eh ! ne voyez-vous pas, mon bon ami, lui dit l'autre en s'interrompant à chaque instant, que Fléisco et notre nouveau camarade Mactalla nous ont aidés joliment à boire de ce bon vin du capitaine ! Si nous n'avons pas une bonne récolte cette année, ces diables-là met-

tront le cellier bien bas. Mais que faites-vous donc ainsi appuyé derrière ce pilier?

Je pourrois aussi bien vous demander ce que vous faites près de cette porte. Tenez, la tête vous tourne, dites-vous ; je vous conseille de vous asseoir.

Ah ! coquin, tu veux que je quitte mon poste ! Non , non , certainement ; ce méchant Tivoli , qui veut se venger de moi , profiteroit de cela pour me nuire auprès du capitaine.

Allons, allons, dit Osmond avec une impatience qu'il cachoit difficilement , ne vous inquiétez pas de cette porte; je la garderai pour vous.

Mais , Ossuna , vous avez certainement trop bu vous-même ; car , enfin , c'est vous qui devez préparer ce soir notre souper.

Cela est vrai , camarade ; mais dites-moi donc pourquoi cette porte est fermée aujourd'hui?

Volontiers. Comme je faisois ma ronde, j'ai aperçu une clef dans la serrure ; mais je ne puis vous dire pourquoi diable on l'a mise là, et pour plus grande sûreté je l'ai prise ; la voilà.

Mais ne feriez-vous pas bien de la remettre ?

Non, camarade, non ; je la donnerai au capitaine.

Ici Osmond fut consterné en entendant sonner la cloche d'alarme.

Eh ! eh ! qu'arrive-t-il donc ? s'écria l'autre, après avoir écouté un moment ; sûrement les prisonniers de la tour ne se battent pas avec leur garde. Quelle nécessité y a-t-il de sonner pour avoir du secours ?

« Je suppose qu'ils en ont besoin ; vous devriez y aller. »

Que je quitte mon poste ! Ossuna, que voulez-vous donc dire ? Et le coquin commençoit à regarder Osmond avec une sorte d'attention.

Des voix se firent entendre à quelque distance. Osmond pensa qu'il n'y avoit plus qu'un effort désespéré qui pût le sauver. Il s'élança sur le brigand, le prit au collet, et l'arracha de la porte; mais il trouva une grande résistance, car le coquin étoit extrêmement fort, et d'ailleurs pas assez ivre pour ne pas se douter alors de son intention.

Le désespoir doublant ses forces, Osmond parvint enfin à le jeter par terre. Ses yeux s'enflammèrent, il se baissa, et arrachant un pistolet de la ceinture de ce misérable, le lui porta au front dans une attitude menaçante. Cette action produisit l'effet qu'il désiroit. Le brigand laissa aller Osmond, qui s'élança vers la porte, et la referma sur lui à double tour. Il eut bientôt gagné le passage voûté de la cour extérieure; mais alors il fut consterné en voyant l'ombre de deux personnes qui

se retiroient à mesure qu'il s'avançoit. Osmond imagina qu'on l'attendoit là pour le saisir; cette horrible idée le fixa pour un moment à la place où il étoit. Il entendit alors les cris des gens qui étoient à sa poursuite, et recommença à courir. Bientôt il fut arrêté par des décombres que l'obscurité l'avoit empêché de voir; il tomba, et reprenant de nouveau sa course, il voyoit déjà la porte par laquelle il devoit sortir, et qu'il désespéroit d'atteindre, quand il se sentit saisir par son habit. Il se crut alors perdu. Cependant, les efforts que l'on faisoit pour l'entraîner, furent rendus inutiles par d'autres plus violens que firent, pour le saisir, deux hommes qui parurent aussitôt au-devant de lui. La lutte fut courte, mais terrible pour celui qui en étoit l'objet. Enfin les derniers arrivés l'emportèrent, et poussant de toutes leurs forces réunies

la porte contre les brigands qui s'empressoient de sortir, ils la fermèrent, et jetèrent la clef dans les fossés.

Nous sommes sauvés, nous sommes sauvés ! s'écria Mactalla dans un transport de joie inexprimable; car c'étoit lui et Félisco qui étoient venus au secours d'Osmond. Leur inquiétude, en ne le voyant pas arriver, ne leur avoit pas permis de l'attendre.

Je n'oublierai jamais ce que je vous dois, mes amis, répondit Osmond. Il traversa promptement le pont-levis, et trouva les Raymond et le petit garçon français, que Félisco avoit aussi fait échapper : des chevaux étoient prêts pour leur fuite.

Mistriss Raymond, dès qu'elle aperçut Osmond, s'avança avec précipitation vers lui. Dieu soit loué ! nous vous revoyons, monsieur Munro, lui dit-elle. Ah ! si vous aviez été victime de votre dé-

vouement et de votre générosité, je n'aurois jamais pu goûter de bonheur sur cette terre.

Osmond étoit trop affecté des dangers qu'il venoit de courir, et de ceux auxquels il l'avoit arrachée, pour qu'il lui fût possible de répondre.

Allons, allons, dit M. Raymond avec humeur, pendant qu'il suivoit les pas de sa femme et de sa fille, ce n'est pas le moment de faire des complimens.

Nous ne devrions certainement pas nous arrêter ici, repartit Félisco; quelques-uns des bandits peuvent revenir.

Eh bien, alors, comme je vous l'ai déjà dit, reprit M. Raymond, prenons la route qui mène directement à Naples.

Mon cher monsieur, s'écria Félisco, du ton le plus impatient, ne vous ai-je pas déjà dit les raisons qui doivent nous en empêcher? C'est par-là que nous se-

rons poursuivis, pendant que l'autre route est plus sûre, à cause de sa difficulté et de ses détours.

Vous imaginez-vous que je me donne la peine d'écouter vos mauvais raisonnemens ? reprit M. Raymond de l'air le plus impérieux.

Alors, de par tous les saints du calendrier, trouvez votre chemin comme vous voudrez, répliqua Félisco exaspéré; je veux être maudit si je risque ma vie pour vous !

Je vous conjure de prendre l'autre chemin, monsieur Raymond, lui dit sa femme d'un ton suppliant; je mourrai de terreur si vous persistez.

Mon père ! dit la jeune miss d'une voix tremblante.

M. Raymond la repoussa rudement.

Pardonnez-moi, monsieur, si dans un moment comme celui-ci je m'étonne que vous montriez une telle obstination, reprit alors Osmond.

Eh! monsieur, dois-je faire attention à de sots raisonnemens ou à des craintes ridicules ?

Je suis tellement surpris de votre conduite, répondit Osmond, que je me vois forcé de vous dire, peut-être d'un ton plus décidé que je ne l'aurois désiré, que le chemin que notre libérateur nous propose, sera le seul que l'on prendra.

Sera ! répéta l'autre en reculant un pas, et paroissant prêt à étouffer de rage. Permettez-moi de vous dire que je ne suis pas accoutumé à un pareil langage.

Ni moi non plus à m'en servir, monsieur, dit Osmond ; mais il ne sera jamais moins décisif, quand je serai aussi convaincu qu'aujourd'hui que j'ai raison.

Oh ! finissez cette altercation, je vous prie, s'écria mistriss Raymond ; les bandits peuvent revenir, et alors quels reproches, monsieur Raymond, n'auriez-vous pas à vous faire ?

Félisco, avancez les chevaux, dit Osmond ; il ne faut pas perdre une seule minute.

Miss Raymond étant plus près de lui que sa mère, il lui offrit la main pour monter à cheval ; mais son père l'en empêcha en se mettant brusquement entre eux. « Nous vous avons déjà trop dérangé, monsieur ; et ce sera moi qui donnerai à ma fille les secours dont elle peut avoir besoin. »

Osmond se retira aussitôt ; mais il étoit si irrité qu'il résolut, dès ce moment, de ne plus avoir aucuns rapports avec cet homme ingrat.

Comme il arrangeoit la bride de son cheval, il sentit qu'on lui pressoit doucement le bras ; c'étoit mistriss Raymond.

Vous êtes mécontent, lui dit-elle, et si vous continuez à l'être, je serai tout-à-fait malheureuse. Oh ! si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y découvri-

riez des sentimens qui apaiseroient un ressentiment que j'avoue être juste.

Osmond lui prit la main respectueusement, et lui jura qu'il oublioit tout, puisqu'elle le désiroit. L'on se mit en marche. Félisco montroit le chemin, Osmond et Mactalla se tenoient derrière.

La difficulté de la route, la vîtesse de leur course, et l'agitation intérieure qu'ils éprouvoient, empêchèrent pendant quelque temps toute conversation. Enfin, après un long silence, Mactalla fit signe à son maître de ralentir un peu le pas de son cheval.

« Par saint Bénédict, lui dit-il à voix basse, vous avez risqué votre vie, signor, pour un méchant homme. » Il montroit M. Raymond qui se tenoit près de sa fille, et paroissoit ne s'occuper que d'elle et de lui-même. Croiriez-vous que cet ingrat vouloit nous empêcher, Félisco et moi, de vous attendre, di-

sant que vous ne pourriez jamais venir à bout de vous échapper, et qu'à tout événement il n'étoit pas juste que plusieurs personnes exposassent leur vie pour une seule ?

« Est-il possible ! s'écria Osmond avec émotion. — Et ces dames, que disoient-elles ? »

O les bonnes dames! — ce sont des anges. Auriez-vous été leur meilleur ami, elles n'en auroient pas fait davantage. Sa femme, qui le craint bien cependant, car il a l'air d'un tyran avec elle, lui a reproché fortement son ingratitude. Et sa fille, — ses jolis yeux n'ont jamais, je crois, versé tant de larmes. — Au reste, Félisco et moi lui avons dit franchement notre façon de penser. Ét ce qu'il y a encore de bien certain, signor, c'est que c'est lui qui a mis la clef dans la sèrrure de la grand'salle; à présent je n'en doute nullement.

Ce ne peut être que par accident,

reprit Osmond avec vivacité ; je ne croirai jamais que ce soit à dessein.

Je le veux bien penser aussi ; cette perfidie seroit trop odieuse.

Osmond ne répondit rien, et ils poursuivirent leur chemin dans un profond silence.

Ne pouvant expliquer en aucune manière la conduite de M. Raymond avec lui, Osmond résolut, autant qu'il le pourroit, de maîtriser son ressentiment. Peu à peu ses pensées se fixèrent sur Cordelia ; et il éprouva un transport impossible à décrire, en songeant à l'intérêt qu'elle sembloit prendre à lui.

CHAPITRE X.

Le jour commençoit à peine à paroître, lorsque nos voyageurs quittèrent la forêt et entrèrent dans une longue vallée arrosée par une rivière et entourée de hautes montagnes. Des rochers d'une couleur grisâtre contrastoient avec le vert sombre des pins qui les dominoient; des torrens qui se précipitoient au bas des montagnes, laissoient s'échapper dans leur chute une partie de leurs eaux en vapeurs légères, qui se coloroient aux premiers rayons du soleil. Osmond admiroit ce tableau enchanteur, et sentoit encore augmenter sa reconnoissance envers l'Eternel qui avoit prolongé ses jours.

On continua encore la marche bien avant dans la matinée ; cependant le repos devenant absolument nécessaire, Félisco découvrit bientôt un endroit extrêmement agréable : on s'y arrêta. Osmond, qui se trouvoit près de miss Raymond, voulut encore lui offrir son secours pour descendre de cheval ; mais son père se mit entre elle et lui avec la même vivacité que la première fois, et l'en empêcha.

Toute l'indignation d'Osmond se ranima à l'instant ; et aussitôt qu'il eut aidé mistriss Raymond à mettre pied à terre, il alloit se retirer, quand elle l'en empêcha en le priant, de la manière la plus aimable, de s'asseoir auprès d'elle.

De nombreux troupeaux étoient épars dans la prairie ; et Mactalla, avec le petit garçon français, allèrent chercher dans les cabanes des bergers, des fruits, du lait et du pain.

M. Raymond vint alors demander à Félisco s'il y avoit, dans le voisinage, quelques moyens de se procurer une voiture pour voyager plus commodément avec ses dames.

Non, répondit Félisco; Venosa est la ville la plus prochaine, et nous n'y arriverons qu'à la tombée de la nuit, pourvu que nos chevaux soient assez rafraîchis pour leur permettre de continuer la route, quand la chaleur sera un peu moins grande. M. Raymond eut l'air extrêmement contrarié de cette réponse, et se retira. Mactalla revint bientôt avec les rafraîchissemens qu'il avoit pu se procurer.

Mistriss Raymond se trouvant plus en liberté par l'absence de son mari, renouvela à Osmond l'expression de sa reconnoissance, et chercha à lui prouver, par les plus obligeantes attentions, combien elle étoit pénétrée de sa conduite avec elle.

Osmond, pour la première fois, examina ses traits. Sa figure conservoit les traces de la plus grande beauté; la grace de tous ses mouvemens, le jeu expressif de sa physionomie et la dignité de son maintien, lui inspirèrent beaucoup d'admiration.

Mistriss Raymond se croyant en parfaite sûreté, d'après les assurances que lui donnoit sans cesse Félisco, entra dans une conversation intéressante et animée avec lui, mais dans laquelle M. Raymond, qui les avoit rejoints, ne dit pas une seule parole. Il étoit assis avec sa fille à quelque distance de sa femme, et continua toujours (au grand étonnement d'Osmond), à rester enveloppé, de manière qu'on ne pouvoit discerner aucun de ses traits.

Osmond ne doutoit pas que le silence de cet homme singulier ne tînt à quelque combinaison qu'il ne pouvoit pénétrer; mais celui de la belle Cordélia

étoit dû, sans doute, à la crainte que lui inspiroit son père. Il crut du moins pouvoir le penser, d'après l'expression de ses regards.

Il satisfit la curiosité de mistriss Raymond en lui racontant la manière dont il étoit tombé dans les mains des bandits; et elle lui dit à son tour, qu'étant arrivée à l'entrée du bois, où probablement il s'étoit mis la première fois à l'abri de l'orage, ils avoient été surpris par les brigands, et trahis, suivant toute apparence, par leurs domestiques, qui se trouvant cependant bien armés et nombreux, n'avoient fait aucun effort pour les défendre, et n'avoient pas même été pris par les voleurs.

Osmond enfin se retira, voulant laisser mistriss Raymond et sa fille se reposer de leurs fatigues.

Ne songeant point à prendre du repos lui-même, il s'éloigna et marcha long-temps perdu dans ses pensées.

Son aversion pour M. Raymond sembloit s'augmenter à mesure qu'il s'intéressoit davantage au reste de sa famille. Enfin, épuisé de fatigue, il se jeta au pied d'un arbre dont les rameaux flexibles se penchoient sur un ruisseau limpide, et s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, il reprit le chemin du bosquet où il avoit laissé ces dames. Il s'arrêta à quelque distance en apercevant miss Raymond : elle étoit assise, et paroissoit réfléchir profondément. Que n'auroit-il pas donné alors pour lire au fond de son cœur !

La crainte de paroître importun, et cette timidité inséparable d'un amour délicat, empêchèrent Osmond de s'approcher d'elle; mais quoiqu'il eût la force de résister à l'impulsion qui le portoit à se jeter à ses pieds, il ne put s'arracher au plaisir de la regarder, et il la contemploit en silence, lorsqu'un mouvement qu'il fit le découvrit à ses yeux : il s'avança

alors vers elle. Elle se leva en l'apercevant ; un rouge vif colora son teint délicat, et l'embellit encore.

Osmond craignoit de l'avoir effrayée ; il lui en demanda pardon.

Il est vrai, monsieur, lui dit-elle, que je ne croyois pas vous voir dans ce moment. Elle ajouta que, ne pouvant dormir à cause de l'agitation que les derniers événemens lui avoient causée, elle avoit quitté sa mère un moment pour contempler le beau paysage qui environnoit cette retraite : et je pense, continua-t-elle, que vous étiez vous-même à l'admirer.

Oui, madame, dit Osmond ; j'étois absorbé dans la contemplation d'un des plus beaux objets que le ciel ait créés.

En vérité! répliqua miss Raymond en rougissant davantage ; comment peut-on choisir un seul objet au milieu de ceux qui nous entourent?

Ah! certainement, dit Osmond, celui

dont je vous parle l'emporte incomparablement sur tous les autres.

Cela peut être, dit négligemment Cordelia.

La conversation s'établit alors sur les beautés variées du paysage. Osmond parla des charmans ombrages d'Accerenza.

Oh! oui, ils sont délicieux, dit miss Raymond en soupirant.

Je ne les oublierai jamais, reprit Osmond avec vivacité; car c'est là que j'ai vu pour la première fois celle...... Ici il s'arrêta, en voyant miss Raymond changer de couleur. Son émotion le convainquit qu'elle avoit parfaitement entendu ce qu'il n'avoit osé achever.

Après un moment de silence et d'embarras, elle parloit de retourner vers sa mère, lorsque mistriss Raymond vint elle-même au-devant d'eux.

Ma chère fille, lui dit-elle d'une voix émue, votre absence m'a causé beaucoup d'inquiétude.

Cordelia exprima le plus grand regret de l'avoir alarmée.

Je conçois, ma chère enfant, reprit sa mère, que votre imagination ait été agitée par les terreurs que nous avons éprouvées, au point de vous empêcher de prendre du repos. Croiriez-vous, monsieur Munro, que cette jeune personne prétendoit qu'elle aimeroit beaucoup à se trouver dans un château abandonné, à se perdre dans de longues galeries et dans des souterrains?

Oui, ma chère maman, dit miss Raymond en riant; cependant ce qu'il manque à notre aventure, réellement incroyable, c'est d'avoir trouvé un manuscrit à moitié déchiré, et d'avoir vu un spectre.

Eh bien, madame, reprit Osmond, je puis au moins réaliser un de vos souhaits, puisque j'ai trouvé réellement un manuscrit dans une des chambres du château.

Est-il intéressant ? reprit Cordelia avec vivacité.

Je l'ignore ; je ne l'ai point lu, madame.

Mistriss Raymond ayant montré qu'elle désiroit le connoître, Osmond lui proposa de le lui lire, ayant encore quelques momens à attendre avant leur départ. Ces dames s'assirent à la place que miss Raymond avoit déjà occupée ; et Osmond, qui avoit parcouru des yeux le manuscrit, pour être sûr que rien ne pouvoit blesser ou trop effrayer ces dames, commença ainsi sa lecture.

A Laura Martinelli.

Au moment où nous nous séparâmes, ma chère Laura, vous me fîtes promettre de vous écrire, et de vous donner l'histoire de cet édifice solitaire et magnifique encore, dans lequel la perte de ma fortune m'a forcé de me retirer. Vous

Vous me chargeâtes surtout de vous donner les détails du dernier événement qui le fit abandonner de ses possesseurs. Demeurant dans le lieu même, j'ai pu recueillir toutes les particularités que vous pouviez désirer.

Le château de Clarizio, dont les échos, depuis long-temps condamnés au silence, répondent maintenant aux accens de ma douleur, n'est plus qu'une solitude que le désespoir seul pouvoit choisir. Ses ruines rappellent l'orgueilleuse magnificence des temps passés, et l'antique grandeur de la famille illustre à laquelle il appartient. Ses tours s'élèvent sur le bord d'un fleuve rapide, dont les eaux se brisent en gémissant sur des rochers; des bois sombres l'environnent : dans leurs profondes solitudes, les corbeaux et les oiseaux de mauvais présage trouvent une retraite assurée. Maintenant, tout n'est ici que ruine et désolation; les fortes tours du château s'écroulent,

ses remparts sont ruinés ; le lierre entoure les fenêtres, et s'empare de la place où étoit suspendue la bannière du chevalier vainqueur. Les vieux serviteurs qui n'ont pas quitté le château, se courbent aussi sous la main du temps ; ce sont eux qui m'ont raconté les particularités que je vais vous apprendre.

Le marquis de Montano, seul héritier de sa maison, étoit d'un caractère altier et vindicatif. Ses penchans vicieux, qu'on auroit pu corriger dans son enfance, n'acquirent que plus de force par l'indulgence de ses parens, et la flatterie dont il étoit entouré.

Il perdit ses parens de bonne heure, et devint ainsi maître de ses actions. Ardent dans ses passions, il leur donna alors un libre cours, et se plongea dans une extrême dissipation. Enfin, la satiété se fit sentir ; il résolut de se marier et de s'éloigner des lieux témoins de ses excès.

Dans ce temps-là, la renommée par-loit des charmes et des vertus de l'héritière du comte de Clarizio, la jeune et belle Isabelle. Elle n'avoit point encore paru à la cour de Naples.

La description que les personnes qui l'avoient vue au château de son père faisoient de sa beauté, fit une si grande impression sur l'imagination de Montano, qu'il auroit demandé aussitôt sa main, s'il n'avoit craint que leur récit ne fût exagéré. Il se détermina enfin à envoyer à Clarizio quelqu'un auquel il pût se confier, pour s'assurer si réellement elle étoit aussi belle qu'on le publioit, et terminer ainsi ses doutes et son indécision.

La personne qu'il choisit, après une longue délibération, fût un jeune homme nommé Carlo Baronimi, seul descendant d'une noble et malheureuse famille, que Montano, qui n'étoit cependant pas tout-à-fait dénué de sensi-

bilité, avoit pris sous sa protection et fait élever avec soin. On croyoit même qu'il vouloit en faire son héritier.

Le jeune Carlo reçut avec transport la marque de confiance que lui donnoit son bienfaiteur. Il trouvoit donc enfin l'occasion de lui prouver, par son zèle, toute sa reconnoissance.

Il partit pour Clarizio, suivi d'un petit nombre de domestiques choisis. Son projet étoit de s'introduire au château, sous prétexte de s'être égaré dans les montagnes.

Carlo mit tant de célérité dans sa marche, que sur la fin du jour il entra dans la forêt de Clarizio. Quand il fut arrivé au château, il raconta l'histoire qu'il avoit imaginée pour y être admis. On le crut facilement, et le comte et la comtesse, qui étoient à souper, lui firent la réception la plus amicale. Aussitôt qu'il fut assis près de la comtesse, ses yeux cherchèrent Isabelle. Trois jeunes

personnes étoient à table, et toutes les trois si jolies, que frappé de surprise et d'admiration il ne put s'empêcher de s'écrier : Y a-t-il donc ici trois Isabelle!

Cependant il s'étoit trompé; Isabelle, un peu malade, s'étoit retirée dans son appartement.

L'impatience qu'il avoit de la voir, l'empêcha de se livrer au sommeil. Il trouva le jour suivant le comte et la comtesse dans un salon magnifique, qui donnoit sur le jardin. Son attention fut bientôt attirée par la vue d'une jeune personne qui le traversoit. Rien dans la nature n'étoit si beau.

Oh! si c'est là Isabelle, se dit-il en lui-même, combien Montano sera heureux d'obtenir sa main! S'il est vrai que ce soit elle, il faut que je m'éloigne de ces lieux, pour ne pas manquer à la fidélité que je dois à mon bienfaiteur.

Isabelle entra alors, et fut présentée à Carlo comme la fille de ses hôtes. Il

aperçut le danger de s'arrêter une heure de plus à Clarizio; cependant il ne put s'en arracher, et en s'exposant ainsi au péril il y succomba. La séduisante douceur des manières d'Isabelle acheva de le subjuguer. — Il devint enfin parjure à l'honneur et à la reconnoissance. Non-seulement Carlo laissa croire au comte et à la comtesse, pour obtenir la main de leur fille, que Montano le regardoit comme son héritier; mais il écrivit au marquis que la beauté d'Isabelle étoit bien inférieure à ce que la renommée publioit, et que devant rechercher, dans sa situation, la naissance et la fortune, plutôt que tout autre avantage, il lui demandoit la permission d'offrir lui-même ses hommages à Isabelle.

Montano consentit volontiers à ce qu'il désiroit.

Carlo à peine à la fleur de son âge, possédoit tous les avantages que le ciel peut donner pour plaire. Sa figure étoit

belle, et ses yeux peignoient d'une manière éloquente les sentimens qui animoient son ame ; il réussit aisément à inspirer à Isabelle une passion égale à celle qu'il ressentoit pour elle.

Ses parens consentirent à une union qui sembloit assurer le bonheur de leur fille.

Le mariage fut donc décidé, et Carlo trouva encore des prétextes plausibles pour ne pas inviter Montano aux fêtes qui se succédèrent à cette occasion. On donna la veille un tournois magnifique, où il déploya aux yeux de sa maîtresse tous les avantages qu'il réunissoit. Il reçut de ses mains la couronne due au vainqueur.

Une nuit de remords et de torture succéda à ce jour heureux : ses premiers sentimens d'honneur et de générosité se réveillèrent ; il détesta sa trahison envers son bienfaiteur, et résolut de lui abandonner Isabelle. Mais il n'étoit plus au

pouvoir de Carlo de tenir cette résolution; l'amour violent qu'il éprouvoit avoit détruit les forces de son ame : cet amour triompha de toutes considérations, et Carlo devint l'époux d'Isabelle. Il espéroit oublier dans ses bras les souvenirs qui l'accabloient; mais ce fut en vain; toujours malheureux, il sentit bientôt que le bonheur, basé sur le crime, s'évanouit comme un songe trompeur. Le chagrin secret que lui causoient ses remords, étoit augmenté par la crainte que Montano ne découvrît sa perfidie : il étoit certain de devenir sa victime; il connoissoit l'esprit vindicatif du marquis; on ne l'avoit jamais offensé impunément. Il y avoit des momens où, succombant à ses remords, il détestoit le jour fatal où il avoit vu Isabelle. Cependant il l'adoroit, et chaque moment augmentoit sa passion.

Quoiqu'elle le priât sans cesse de la mener à Naples, il résolut de ne jamais

lui permettre de sortir du château de Clarizio, dont elle hérita bientôt par la mort de ses parens. Elle savoit qu'elle étoit belle, elle aimoit à être admirée, et elle espéroit que sa vanité seroit satisfaite des hommages qu'elle recevroit dans le monde.

Osmond s'interrompit alors : Il y a ici, mesdames, une lacune assez considérable; mais il me semble qu'elle n'ôte rien à l'intérêt de cette histoire. D'après quelques mots que l'on peut encore lire, il paroît qu'elle étoit remplie par le détail des circonstances qui firent connoître à Montano la trahison de son ami.

Les dames le prièrent de continuer sa lecture.

Montano espéroit encore trouver Carlo innocent; mais lorsqu'il réfléchissoit à sa conduite depuis son mariage, ses soupçons reprenoient plus de force. Eh bien, s'écria-t-il en prenant son poi-

gnard...... s'il est vrai qu'il m'ait trompé, voilà ma vengeance.

Il partit pour Clarizio le plus secrètement possible. Lorsqu'on annonça son arrivée à Carlo, quoique la chute du monde ne l'eût pas plus effrayé, il s'empressa d'aller au-devant de lui, tâchant de feindre de ressentir la joie la plus grande; mais ses regards, ses mouvemens, trahissoient le trouble de son ame, et dévoilèrent à l'instant sa perfidie aux yeux pénétrans de Montano.

Il étoit nuit lorsque le marquis arriva au château, et il se retira dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, sans avoir vu Isabelle; car son mari, à la première nouvelle de son arrivée, l'avoit conjurée de se retirer dans le sien, lui promettant, dès qu'il seroit libre, de venir lui expliquer les motifs de cette prière.

Ce fut à ses pieds qu'il lui avoua la

trahison dont ses charmes l'avoient rendu coupable ; et il la pria au nom du plus tendre amour, d'éviter d'être vue par Montano.

Isabelle l'écouta avec un mélange de plaisir et de chagrin. Sa vanité étoit satisfaite, il est vrai ; mais en même temps elle regrettoit qu'on l'eût empêchée de faire la conquête de Montano, dont la fortune étoit considérable, et la famille la plus illustre de Naples. Elle pensoit qu'avec lui elle auroit pu goûter tous ces plaisirs qu'elle regrettoit vivement, et dont elle ne trouvoit plus que l'amour de Carlo pût la dédommager.

Carlo s'aperçut de son mécontentement, et ne put obtenir d'elle la promesse d'éviter Montano. Cependant il comptoit tellement sur sa prudence, et sur son attachement pour lui, qu'il ne put croire qu'elle voulût agir d'une manière entièrement opposée à ses désirs. Il revit

donc Montano avec l'espérance d'avoir détourné la tempête qui le menaçoit. Mais ce calme ne fut pas de longue durée ; au moment même où il cherchoit à excuser aux yeux du marquis l'absence d'Isabelle, sous prétexte d'une indisposition qui l'empêchoit de lui faire les honneurs de son château, Montano entendit des accords si doux, qu'il quitta Carlo avec précipitation pour satisfaire sa curiosité. Carlo éperdu le suivit à l'appartement d'Isabelle ; ses facultés furent anéanties en voyant que c'étoit elle qui pinçoit du luth.

Elle s'avança vers Montano avec cette grace enchanteresse qu'elle possédoit au plus haut degré, et qui lui donnoit un pouvoir irrésistible.

Montano fut ébloui de tant de charmes ; jamais rien de si parfait ne s'étoit offert à sa vue. Mais il cacha son émotion ; il vouloit assurer sa vengeance ; et

sachant mieux que Carlo dissimuler ses sentimens, il réussit bientôt à lui inspirer une fausse sécurité.

La passion ardente qu'il ressentoit déjà pour Isabelle, le décida à se défaire de son mari.

Il proposa, quelques jours après son arrivée à Clarizio, une partie de chasse dans la forêt. Montano resta continuellement auprès de Carlo, et chercha à se séparer du reste des chasseurs. Ils s'avancèrent dans une partie obscure et retirée du bois. Quand il se trouva seul avec lui, il se plaignit tout-à-coup d'une sorte de foiblesse, et descendit de cheval. Carlo mit aussi pied à terre, et attacha la bride des chevaux à une branche d'arbre; et Montano qui affectoit de souffrir beaucoup, s'appuya fortement sur son bras.

Le marquis qui avoit fait quelques pas dans le bois, s'arrêta subitement. Il

me semble que vous souffrez davantage, dit Carlo, en regardant avec inquiétude son visage sur lequel les terribles passions qui dévoroient son ame se peignoient tour-à-tour.

Il est vrai, répliqua Montano, affectant de parler avec difficulté. Cette partie de la forêt est-elle tout-à-fait inhabitée?

Hélas! oui, reprit Carlo avec chagrin; on ne peut ici vous procurer aucun secours.

N'entendez-vous rien? dit Montano, saisissant avec force le bras sur lequel il s'appuyoit. N'entends-je pas le son des cors des chasseurs?

Non, reprit Carlo; je n'entends que la cloche funèbre de la chapelle de Clarizio.

Eh bien, elle sonne pour toi! s'écria Montano d'une voix tonnante; et il lui plongea son poignard dans le sein.

Carlo tomba, et le nom de son Isabelle sortit de sa bouche pour la dernière fois.

Au moment même où son ame repentante s'envoloit pour toujours, Isabelle qui étoit seule dans sa chambre, à préparer des parures nouvelles pour augmenter ses attraits, entendit un gémissement sourd et plaintif. Elle fut alarmée et se crut menacée d'un grand malheur. Ses pressentimens ne lui firent cependant pas imaginer l'affreux événement qu'elle alloit apprendre.

Après son horrible vengeance, Montano ne perdit pas de temps à rejoindre les chasseurs; il s'étoit auparavant blessé légèrement au bras, pour justifier ce qu'il vouloit leur dire. Il leur raconta qu'une troupe de bandits s'étoit jetée sur lui et sur Carlo, et qu'il leur avoit échappé miraculeusement, mais sans pouvoir donner aucun secours à son ami.

Les serviteurs trouvèrent facilement

le corps de leur maître infortuné. Quoique Montano leur eût persuadé ce qu'il leur avoit dit, il n'en fut pas de même d'Isabelle. La légèreté de son caractère ne lui permettoit pas de ressentir un attachement profond ; elle aimoit cependant son mari ; et connoissant le caractère du marquis et les raisons qu'il avoit d'être mécontent de Carlo, elle ne douta pas qu'il ne l'eût assassiné. Isabelle qui se regardoit, à juste titre, comme la cause de cet affreux malheur, résolut d'en chercher la preuve, et, si elle pouvoit l'obtenir, de venger à son tour son mari.

Ce fut en vain que Montano essaya d'être admis auprès d'elle ; elle le repoussa toujours avec horreur et dedain. Cependant, loin de se décourager, il persista à ne pas quitter le château : il la connoissoit mieux qu'elle ne se connoissoit elle-même, et ne douta pas de réussir dans ses projets.

Le jour où la tombe s'ouvrit pour recevoir le jeune Carlo, un domestique trouva un poignard dans la forêt; il vint l'apporter aussitôt à sa maîtresse.

Dès qu'elle fut seule, Isabelle s'approcha de la table où elle l'avoit fait déposer, et l'examinant attentivement, elle y découvrit les armes de la famille de Montano. Cette horrible confirmation de ses soupçons la jeta dans un extrême désespoir; elle tomba à genoux, et levant les mains au ciel, elle s'écria : O Carlo, puisse ce poignard être plongé aussi dans mon sein, si je ne punis l'auteur de ta mort!

Pendant qu'elle parloit, la porte s'ouvrit, et elle vit Montano. Eloigne-toi, assassin ! dit-elle en poussant un cri; éloigne-toi de mes yeux!

Montano s'attendoit à ses reproches; il n'en fut ni surpris ni alarmé, et persista à rester auprès d'elle, soutenant avec la plus grande audace qu'il n'étoit

point coupable du crime dont elle l'accusoit. Quoiqu'il ne pût cependant la convaincre de son innocence, il réussit enfin (ce qui est horrible à raconter) à apaiser son ressentiment. Sa perfide éloquence calma la colère d'Isabelle, et finit par lui persuader que l'amour irrésistible dont il brûloit pour elle, avoit seul armé son bras contre son mari. Enfin la vanité désarma sa juste indignation; et Montano obtint son pardon en faveur du motif qui l'avoit rendu coupable.

Avant que la tombe se fût refermée sur Carlo, Isabelle, la vaine et parjure Isabelle devint l'épouse de Montano. La passion du marquis une fois satisfaite, s'éteignit bientôt. Le mépris que son inconstance et sa légèreté lui inspiroient, resta seul dans son cœur : il la regardoit avec horreur, quand il pensoit à son ingratitude envers Carlo, qui n'étoit devenu coupable que pour l'avoir adorée.

La haine fit place à l'amour; il redouta même Isabelle; il la croyoit capable de le sacrifier à une nouvelle passion, puisqu'elle avoit accepté sa main teinte encore du sang de son mari.

Après son mariage, il l'avoit emmenée à Naples, et la ramena à Clarizio, dont la solitude favorisoit les desseins qu'il méditoit contre elle.

Quoiqu'elle n'eût aucun soupçon, l'idée de se trouver seule avec lui inspira une terreur secrète à Isabelle. Les souvenirs qui se réveillèrent dans son cœur en se retrouvant à Clarizio, ajoutèrent encore plus de force aux remords et aux regrets qu'elle éprouvoit, et que la conduite de Montano avoit fait naître peu de temps après son mariage.

A peine avoit-elle quitté la voiture qui l'avoit ramenée au lieu témoin des plaisirs de sa jeunesse, et du bonheur qu'elle avoit goûté dans les bras de Carlo, qu'en poussant des gémissemens elle vola

à la chapelle où ses restes étoient déposés.

Le jour qui finissoit, augmentoit la mélancolie de ce triste séjour. Isabelle effrayée et se sentant coupable, s'arrêta sous le portique; ses yeux cherchèrent avidement le tombeau de son mari. Un cri perçant lui échappa, car au même moment la statue qui la représentoit dans toute sa beauté, penchée sur la tombe de son époux, s'écroula à ses yeux.

O Carlo! cher et adoré Carlo! s'écria Isabelle en s'élançant dans la chapelle, et se jetant à genoux au milieu des morceaux épars de la statue, ceci est-il un avertissement? Ton esprit m'appelle-t-il vers toi? Oh! révoque cet ordre; vois mon repentir; intercède pour moi avec mes tendres parens! Alors elle se traîna vers leur tombe, et tomba renversée; un vent furieux, qui fit trembler la chapelle, lui fit croire

que les statues de ses parens s'ébranloient pour écraser leur coupable fille.

O malheureuse ! s'écria Isabelle, tout m'abandonne! Elle se meurtrit le sein, arracha ses beaux cheveux, et se prosterna contre terre. Elle pria longtemps avec ardeur; enfin son repentir sincère lui faisant espérer le pardon de sa faute, elle reprit un peu de tranquillité.

Un léger bruit tira Isabelle de ses méditations: elle leva la tête; une foible lumière, semblable à celle des lampes sépulcrales, lui fit distinguer un homme enveloppé d'un manteau, et appuyé contre une porte qui donnoit dans la chapelle. Croyant qu'il étoit envoyé par Montano, et qu'il gardoit le silence pour ne pas interrompre ses prières, elle se leva aussitôt, et lui demanda si le marquis vouloit lui parler.

Il lui répondit en baissant la tête, et en montrant la porte avec son bras.

Je vous entends, dit Isabelle, je vous suis.

Il obéit, et passant légèrement devant elle, il la conduisit, par différens passages, à un appartement éloigné où étoit Montano. Là, il disparut à sa vue, sans qu'Isabelle pût s'apercevoir du chemin qu'il avoit pris.

En entrant dans la chambre, elle fut alarmée des regards de Montano ; il se leva avec colère du sofa sur lequel il étoit assis, et lui demanda rudement ce qui l'amenoit.

Vos ordres, répondit-elle d'un ton humble et timide, effrayée de sa brutalité. Montano, dans ce moment, réfléchissoit sur les moyens les plus sûrs de se défaire d'elle sans compromettre sa sûreté.

Cela est faux ! s'écria-t-il avec rage ; et ses lèvres trembloient de fureur.

J'ai cru que vous m'aviez fait demander, répondit-elle d'un ton soumis. J'ai

suivi celui à qui je croyois que vous aviez donné vos ordres.

Eh bien, maintenant que vous savez que cela n'est pas, éloignez-vous, et que votre vanité ne vous fasse plus croire que je désire votre société! elle m'importune depuis trop long-temps.

La malheureuse Isabelle se retira tout en larmes; mais ses pleurs n'étoient pas causés par l'indignation; elle souffroit avec résignation ce qu'elle croyoit avoir mérité. Ses pas tremblans se dirigèrent vers l'appartement qu'elle avoit l'habitude d'occuper. Avant qu'elle y arrivât, le souvenir de son bonheur passé lui causa une si grande douleur, qu'elle se précipita sur le parquet, et pendant qu'elle versoit des larmes amères, elle crut entendre prononcer foiblement son nom. Elle leva la tête, et vit à quelque distance d'elle cet être mystérieux, qui lui avoit déjà apparu dans la chapelle.

Elle crut aussitôt que Montano se repentoit de l'avoir traitée si durement, et qu'il l'envoyoit prier de retourner vers lui. La crainte seule, car elle le haïssoit, pouvoit la faire obéir.

Elle se releva confuse d'être ainsi surprise, et adressant la parole au messager, elle le pria de lui dire, de peur de se tromper encore, si réellement il étoit envoyé pour la chercher.

Après un moment de silence, on lui répondit à voix basse et d'un ton solennel : Oui, je le suis.

Isabelle retourna donc, mais avec peine, auprès de Montano. Quelle fut sa surprise, quand en paroissant devant lui il lui reprocha, avec plus de fureur que jamais, d'oser entrer ainsi dans son appartement.

Ce traitement est étrange! s'écria Isabelle avec une sorte d'indignation ; je ne puis douter des ordres que vous avez

donnés vous-même ; et l'homme que vous employez, je le vois bien maintenant, a des raisons, ainsi que son maître, pour cacher les traits de sa figure.

Ah ! c'en est trop, s'écria Montano.

Isabelle effrayée, chercha à s'échapper; mais il la saisit par le bras, et la repoussa au fond de la chambre, pendant qu'il en ôtoit la clef.

Vous resterez maintenant, dit Montano en se tournant vers sa victime; et la saisissant par les longues tresses de ses cheveux, il tira son poignard.

Isabelle se débattoit, et cherchoit à éviter l'arme fatale, qu'elle reconnut alors pour celle qui avoit frappé son mari. Tes cris sont inutiles, lui cria Montano; va rejoindre Carlo. Et il lui plongea son poignard dans le sein. Elle tomba en disant : Je suis punie. Le marquis voulut fuir; une figure mystérieuse se glissa entre lui et la porte. Il tressaillit, ef-

frayé de cette étrange apparition ; et le soin de sa sûreté le rappelant à lui-même, il voulut forcer cet importun à un silence éternel : mais lorsqu'il essaya de le saisir , le fantôme éluda sa poursuite. Une sensation plus terrible encore que la terreur, s'empara de Montano ; ses pieds sembloient fixés à la place qu'il occupoit; ses yeux s'attachoient sur le mystérieux étranger, dont la main , jusqu'à ce moment, avoit caché le visage ; et il reconnut les traits de Carlo. Dans ce moment le manteau qui l'enveloppoit tomba , et laissa voir sur sa poitrine une large blessure.

Le cri terrible que fit Montano à cette vue, ranima pour un moment Isabelle mourante : elle ouvrit les yeux, et voyant le spectre de son mari, voulut s'en approcher; mais la main de la mort s'étendit sur elle.

Les domestiques attirés par le bruit,

entrèrent en foule dans l'appartement. On fit de vains efforts pour rappeler Isabelle à la vie. Montano fut saisi.......

Osmond fut interrompu par une exclamation de M. Raymond, qui, debout derrière sa femme, paroissoit écouter avec la plus vive impatience.

Quelle folie, quelle inconséquence! dit-il d'un ton ironique et brusque, en s'adressant à sa femme et à sa fille. Au lieu de vous reposer! N'est-il pas ridicule de perdre le temps comme vous le faites? J'espère, maintenant, mesdames, que si vous prétendez-être fatiguées, vous ne m'ennuierez plus de vos plaintes.

Osmond s'éloigna avec promptitude, craignant de n'être plus maître de son indignation. Il ne vouloit point inquiéter ces dames; mais la grossièreté et l'impertinence de M. Raymond commençoient à lui devenir insupportables.

Dès qu'il eut un peu calmé son mé-

contentement, il alla demander à Félisco s'il n'étoit pas temps de partir. Pas avant une heure, lui répondit-il. Osmond put donc encore se livrer à ses pensées. Il étoit vraisemblable que, lorsque M. Raymond seroit arrivé à Venosa, il voyageroit seul avec sa femme et sa fille. Elles alloient, il est vrai, à Naples; mais l'ingratitude et la conduite singulière de M. Raymond ne lui permettoient pas d'espérer de les y voir.

Il se flattoit cependant que son aimable fille, et sa mère, donneroient un regret à leur séparation. Cette idée le consoloit; il désiroit vivre encore dans leur souvenir, puisqu'un plus grand bonheur sembloit lui être interdit.

Mactalla le tira de ses pénibles réflexions, en venant lui dire que les chevaux étoient prêts. Il rejoignit aussitôt mistriss Raymond, et fut étonné de voir que son mari étoit monté à cheval

sans faire aucune attention à sa fille. Quant à sa femme, il la traitoit toujours avec la plus grande indifférence. Osmond ne négligea pas une occasion si favorable de leur consacrer tous ses soins; ils voyagèrent assez long-temps dans un profond silence. M. Raymond les devançoit toujours. Sa femme fit quelques foibles efforts pour lier la conversation; mais elle paroissoit abattue, et il étoit évident qu'elle cherchoit à parler uniquement par complaisance.

Osmond crut s'apercevoir que sa tristesse étoit causée par la conduite de son époux; son indignation redoubla. Elle augmenta encore, s'il étoit possible, en voyant la mélancolie qui étoit empreinte sur tous les traits de Cordelia, et qu'il attribua à la même cause. Il fit tous ses efforts pour la distraire; il eut enfin le bonheur d'y réussir.

Nos voyageurs poursuivoient leur route en se livrant à une conversation douce et confiante, lorsque la campagne, qui jusqu'alors avoit été riante, changea d'aspect ; les montagnes devinrent plus élevées, la vallée plus étroite ; et le chemin qu'ils étoient obligés de suivre étoit entouré de précipices. Les bergers rassembloient leurs troupeaux ; de tout côté on entendoit les sons de leur musique champêtre, et leur gaîté contrastoit avec la tristesse que faisoit naître ce lieu sauvage. Mais à mesure que les sons se perdoient dans le lointain, et que les ombres légères du soir commençoient à devenir plus épaisses, la crainte reprenoit aussi son empire. M. Raymond s'emportoit contre Félisco, d'avoir retardé si long-temps leur départ. Félisco, cependant, assura qu'on arriveroit à Venosa avant qu'il fût tout-à-fait nuit, et protesta que les

chevaux auroient été incapables de faire une route si longue dans la chaleur du jour.

Le vent commença à s'élever, les nuages s'amoncelèrent, et tout l'aspect du ciel annonça bientôt un violent orage. Osmond qui vit les dames extrêmement effrayées, demanda à Félisco s'il étoit impossible de trouver un endroit pour se mettre à couvert ; il lui répondit que cela se pourroit peut-être, mais que, suivant toute apparence, la tempête se dissiperoit.

Pendant quelque temps ce fut aussi l'opinion d'Osmond ; mais bientôt il en perdit l'espérance. Un éclair fendit la nue, les coups redoublés du tonnerre furent répétés de rochers en rochers, le ciel devint en feu ; la pluie tomba par torrens, le chemin se trouva inondé au point d'empêcher les voyageurs d'avancer; et la rivière sortant impétueuse-

ment de son lit, compléta l'horreur de cette scène.

Les dames, accablées de terreur, ne pouvoient plus se soutenir sur leurs chevaux. Osmond appela encore Félisco pour le prier de tâcher de leur trouver un abri. M. Raymond lui-même prit un ton radouci pour lui faire la même demande. Félisco ne sembloit pas très-disposé à l'obliger; cependant il dit que si l'on ne craignoit pas de se réfugier dans les ruines d'un vieux monastère, il en connoissoit un qui n'étoit pas fort éloigné.

Pendant que Félisco leur montroit le chemin, Mactalla se rapprocha de son maître : A quelle étrange compagnie, signor, dit-il, on est forcé dans le malheur de se réunir! Ce vieux couvent où nous allons, est plein de tombeaux de religieuses et de capucins.

Eh bien, répondit Osmond, on ne

sauroit choisir une meilleure compagnie, ou du moins on ne pourroit en trouver une plus tranquille.

Ils arrivèrent bientôt au monastère. Les éclairs qui brilloient à chaque instant, leur permirent de voir l'étendue de ses ruines.

Les dames descendirent de leurs chevaux avec le secours d'Osmond, de M. Raymond, et se réfugièrent sous le portail, pendant que Félisco se procuroit du feu avec un briquet qu'il avoit apporté. Ils s'avancèrent alors dans l'intérieur du bâtiment, et se trouvèrent dans la chapelle. Le toit en étoit absolument tombé, et la pluie les inondoit de tout côté. Cependant les dames étoient si effrayées de l'obscurité, qu'elles hésitoient beaucoup à chercher une meilleure place; mais les remontrances de M. Raymond, jointes aux prières d'Osmond, les décidèrent enfin à quitter la chapelle. Après quelques recherches,

les voyageurs arrivèrent à une grande salle; et l'ayant traversée, ils trouvèrent un petit appartement assez bien conservé, et dans lequel on pouvoit faire du feu.

On envoya immédiatement Mactalla et le jockey chercher du bois, pendant que Félisco se chargea d'apporter des vêtemens qu'il avoit emportés du château. Aussitôt que le feu fut allumé, Osmond se retira pour laisser aux dames la liberté de changer leurs habits; et laissant Mactalla et le petit garçon garder la porte, il se chargea avec Félisco du soin des chevaux.

Ils trouvèrent enfin une place dans les environs du bâtiment. Osmond revenant sur ses pas, remarqua que la porte d'entrée tenoit encore; il la ferma, pour éviter toute surprise, et retourna auprès de ses compagnons qui étoient réunis autour d'un bon feu. Mactalla avoit étendu sur quelques branches sèches

le reste de leurs provisions. Mistriss Raymond dit à Osmond les choses les plus aimables pour le remercier des soins qu'il prenoit d'elle et de sa fille. Elle ne fut pas moins bonne avec Mactalla et Félisco, et voulut absolument, malgré le respect qui les en empêchoit, qu'ils participassent au bien-être qu'ils leur avoient procuré.

La conduite de M. Raymond fut bien différente de celle de sa femme. Il ne vit pas plus tôt rentrer Osmond, qu'il s'éloigna du feu devant lequel il se tenoit debout; et ordonnant à Félisco d'étendre sur le plancher le reste des vêtemens qui lui appartenoient, ainsi qu'à ses dames, il s'y coucha, s'enveloppa dans sa redingote et s'endormit.

Osmond conseilla à mistriss Raymond et à sa fille de suivre son exemple. Mais cette nuit ressembloit trop à celle où elles étoient tombées dans les mains des brigands, pour que leur effroi leur per-

6

mît de prendre du repos. Tous les raisonnemens d'Osmond et de Félisco ne purent calmer leur terreur; ils continuèrent donc à causer, et les heures passèrent insensiblement. Lorsqu'Osmond s'aperçut que le feu s'éteignoit, il dit à Mactalla de le rallumer.



CHAPITRE XI.

Signor, il n'y a plus de bois.

Eh bien, allez-en chercher, lui dit son maître.

Mactalla trembla.

Félisco vous accompagnera, reprit Osmond.

Mais Félisco n'étoit pas plus tenté de sortir que Mactalla.

Quoi! dit Osmond, avez-vous donc peur que les esprits ne vous emportent! Eh bien, suivez-moi. Il alloit quitter l'appartement, lorsqu'il en fut empêché par miss Raymond, qui le retint doucement. Son émotion fut si grande, qu'il se rassit sans savoir ce qu'il faisoit. Que n'auroit-il pas donné, dans ce moment,

pour pouvoir deviner par quel motif elle désiroit qu'il ne s'éloignât pas d'auprès d'elle !

Grand Dieu, dit-il en lui-même, serois-je assez heureux pour lui inspirer quelqu'intérêt ! Craindroit-elle quelque chose pour moi ?..... Mais il se reprocha sévèrement le plaisir extrême que lui avoit causé ce simple mouvement de Cordelia; et il pensa à la sévérité de M. Raymond, à sa colère, si sa fille s'attachoit à lui. Oh ! qu'elle ne souffre jamais pour moi, s'écria-t-il; que je sois le seul malheureux !

Le feu s'éteignoit de plus en plus. Enfin la chambre se trouva bientôt dans une obscurité profonde.

Mactalla, fort content de voir que son maître ne le pressoit plus de sortir, lui demanda quelle heure il étoit, supposant que le jour alloit bientôt paroître.

Miss Raymond pressa le bouton de sa montre; elle sonna une heure.

Combien de temps, grand saint Bénédict, avons-nous donc à rester ici !

Gardez le silence, dit son maître, qui croyoit avoir entendu du bruit.

Mais, dit Mactalla d'un ton chagrin, la seule consolation qu'on puisse avoir dans un pareil endroit, est de parler, et de savoir ainsi qu'on n'est pas tout seul au monde. Eh bien, nous irons, Félisco et moi, chercher du bois; cela vaut mieux que de rester ainsi.

Silence, reprit Osmond d'un ton encore plus impératif; car il distingua alors parfaitement un bruit de chevaux, et le son de plusieurs voix.

Ses compagnes l'entendirent également, et leur terreur devint extrême.

Osmond chercha à calmer leur crainte, quoiqu'il tremblât pour elles, d'autant plus que Félisco venoit de lui dire tout bas, que depuis long-temps la route qu'ils avoient été obligés de prendre n'étoit pas sûre.

Au bout de quelques minutes, le bruit qui s'augmentoit leur fit penser que ceux qu'ils redoutoient étoient déjà dans les ruines du monastère.

Aussitôt Osmond abandonna la main que miss Raymond, dans sa frayeur sans doute, avoit placée dans la sienne, et s'approcha de la porte de la chambre, pour voir si elle n'avoit pas de serrure; n'en trouvant point, il appela à voix basse Mactalla et Félisco, et ils s'appuyèrent tous les trois contre la porte, pour la tenir fermée.

M. Raymond, qui s'étoit réveillé, leur prêta son secours.

La voix de ceux qui venoient d'arriver raisonnoit dans les cloîtres, et leur marche pesante annonça qu'ils s'approchoient de l'appartement où étoient les voyageurs.

Un profond gémissement, suivi d'une exclamation étouffée de mistriss Raymond, apprit à Osmond que Cordelia

se trouvoit mal. Son inquiétude alors devint d'autant plus cruelle, qu'il ne pouvoit lui donner aucun secours, n'osant s'éloigner de la porte.

Alors une voix, qu'Osmond reconnut avec horreur pour être celle d'un des brigands auxquels ils venoient d'échapper, se fit entendre à peu de distance.

« Crois tu que ces ruines soient habitées, Tivoli ? »

Comment veux-tu que je le sache? Le diable peut en avoir pris possession, si celà lui a fait plaisir; cependant la dernière fois que nous sommes venus ici, cette porte n'étoit point fermée.

Allons, dit l'autre, ne vois-tu pas que c'est le vent qui l'a poussée ? On a trop peur des revenans pour venir ici. Ne sais-tu pas que les villageois des environs prétendent que le diable y tient sa cour, ce qui ne seroit pas surprenant, d'après ceux qui habitoient ici autrefois?

Cela peut être, mais en attendant je

veux chercher partout. Qui sait ce que je pourrai trouver?

Vas-y tout seul si tu veux, dit Rivorola; ma foi, je suis trop fatigué; je voudrois de tout mon cœur que le diable eût emporté avec lui ceux que nous cherchons. Notre capitaine mériteroit d'être poignardé, pour avoir différé de mettre à mort les prisonniers.

Mais aussi, reprit l'autre, pouvoit-il se douter du tour que lui a joué ce coquin de Félisco?

Bon, repartit Rivorola, je n'ai jamais aimé cet imbécille; j'ai toujours vu qu'il ne valoit rien, non plus que cette langue mielleuse qu'il appeloit son ami; mais au reste, à présent que nous sommes sur leur trace, ils n'y perdront rien. Nous avons bien fait de prendre des informations de ces bergers. J'ai bien plus d'envie maintenant de rattraper ce traître Félisco, que de dépouiller un cardinal; je suis sûr que c'est encore lui qui les

a menés par ce chemin. Nos camarades sont certainement de retour.

Quant à moi, dit Tivoli, je veux avoir raison de ce Mactalla ; je m'en charge, et je compte le griller comme saint Laurent. Pour les autres, nous les poignarderons.

Oui, tous excepté la jeune fille, dit Rivorola avec un accent terrible ; elle est très-jolie, ma foi, camarade ; le capitaine me doit une récompense, il me la donnera, et pour qu'elle ne cause aucun désordre dans le château, je la mettrai dans un endroit écarté.

Eh bien, à la bonne heure, répondit Tivoli. Ils s'en allèrent alors. Nos voyageurs commençoient à se féliciter d'avoir échappé à la vengeance de leurs atroces persécuteurs, lorsqu'ils les entendirent revenir, s'arrêter à quelques pas de l'appartement, et cesser tout-à-coup de parler, comme s'ils étoient dans l'intention d'écouter.

Le cœur d'Osmond cessa presque de battre; il craignoit que les brigands n'eussent entendu quelque bruit. Après un moment d'agonie, qui lui parut d'une longueur insupportable, il entendit que Tivoli appeloit Rivorola, et lui demandoit pourquoi il restoit là, au froid qu'il faisoit.

Rivorola lui répondit qu'il croyoit avoir entendu du bruit. Damnation, reprit Tivoli, on diroit que vous avez à vos talons une légion de diables! car vous croyez toujours entendre quelque chose. Ne voyez-vous pas que c'est le vent?—Il souffle d'une étrange manière.

« Je voudrois que la tempête fût passée : nous perdons beaucoup de temps; si une fois nos fugitifs atteignent Venosa, nous ne pourrons plus les ravoir. »

« Eh bien, voyons si le ciel s'éclaircit, dit Rivorola. » Bientôt, cependant, ils revinrent accompagnés de quelques au-

tres de leurs compagnons ; et ils s'arrêtèrent encore, à la grande consternation des voyageurs, à quelques pas de leur retraite, comme s'ils méditoient une attaque.

Eh bien, dit l'un d'eux, entrons tout de suite, pour en avoir le cœur net.

Tivoli s'opposa à cette proposition. Je vous dis, coquins que vous êtes, que c'est le vent que vous entendez ; ce vieil édifice est ébranlé de tous côtés.

Les voleurs s'éloignèrent alors ; mais ils ne firent qu'aller et venir pendant un temps considérable. Enfin l'un deux étant venu annoncer que le ciel s'éclaircissoit, ils montèrent tous promptement à cheval, et mirent leurs chevaux au galop.

Que saint Bénédict soit béni pour avoir exaucé mes prières ! dit Mactalla avec ferveur.

Osmond recommanda le silence en-

core pendant quelque temps. Enfin ils quittèrent leur poste, et félicitèrent les dames d'avoir échappé au péril éminent de cette cruelle nuit.

Au point du jour, Félisco, par l'ordre d'Osmond, fut chercher dans quelques cabanes de bergers, des fruits et du lait; et mistriss Raymond et sa fille prirent, à leur réveil, quelques rafraîchissemens. M. Raymond participa à ce léger repas sans paroître sensible, comme à l'ordinaire, aux soins d'Osmond, et continua toujours à se couvrir le visage avec le même soin.

Enfin on se remit en route. Les dames conservoient toujours des craintes; mais elles se dissipèrent en se retrouvant au milieu de plaines fertiles. La conversation se ranima entre Osmond et ses deux compagnes. Mistriss Raymond témoignoit toujours à Osmond la plus aimable bienveillance, et la rougeur de l'innocente et douce Cordelia annon-

çoit souvent le plaisir qu'elle avoit à l'entendre parler.

Enfin on arriva à Venosa à la chute du jour. M. Raymond, loin de se joindre à la joie qu'éprouvoient les fugitifs de se trouver tout-à-fait en sûreté, s'éloigna d'eux brusquement. Il laissa sa femme et sa fille avec Osmond, et disparut.

Lorsque mistriss Raymond fut revenue de sa première émotion, elle renouvela ses remercîmens à Osmond, en l'assurant qu'elle conserveroit un souvenir éternel de sa conduite généreuse.

Osmond s'empara de sa main, la baisa avec respect. Il alloit lui demander la permission d'aller la voir à Naples; il s'arrêta craignant de lui paroître trop présomptueux, ou peut-être intéressé.

Les deux dames se trouvant très-fatiguées, se retirèrent après avoir prié Osmond de les rejoindre au souper.

Pendant qu'elles se reposoient, il se fit conduire dans la ville, et continua sa promenade jusqu'à l'heure du souper. Il revint ensuite à l'auberge, et monta à l'appartement de mistriss Raymond. Il alloit l'ouvrir, lorsqu'un domestique qui avoit couru après lui, l'en empêcha.

Est-ce que ces dames ont changé d'appartement ? demanda Osmond.

Non, signor ; elles soupent maintenant ; mais le gentilhomme qui est avec elles, a donné l'ordre qu'on préparât votre souper dans une autre chambre.

Fort bien, répliqua Osmond avec un calme forcé. Montrez-moi le chemin.

Le domestique obéit.

Osmond s'assit. Le souper étoit déjà servi ; mais son émotion étoit trop violente pour qu'il pût la dominer. Craignant de laisser apercevoir le trouble où

où il étoit, il s'enferma, et fit dire à son domestique qu'il n'auroit besoin de lui que le lendemain matin.

Lorsqu'il se trouva seul, la raison reprit peu à peu son empire ; il songea aux suites fatales que pourroit avoir son juste ressentiment ; l'image de la douleur de Cordelia s'offrit à sa pensée. Il abandonna toute idée de vengeance, et résolut de s'éloigner pour toujours.

Épuisé par tout ce que son esprit et son cœur avoient souffert dans cette soirée, il se jeta enfin tout habillé sur un lit; mais le sommeil ne s'appesantit sur ses paupières que pour le tourmenter par des songes plus cruels que tout ce qu'il avoit encore ressenti. Il se voyoit séparé de miss Raymond, tantôt par son père, tantôt par des hommes cruels, ou par des animaux féroces qui l'arrachoient de ses bras pour la dévorer. Elle l'appeloit en vain à son secours ; un torrent impétueux la séparoit de lui et l'entraînoit

malgré toute sa résistance. Il n'entendoit plus que ses accens plaintifs et ses cris déchirans. Il se réveilla enfin dans un trouble extrême; il lui sembloit encore entendre Cordelia : ses sens étoient tellement émus, qu'il sentit plus que jamais la nécessité absolue de s'arracher d'auprès d'elle; il se leva avant que le soleil parût, et sonna pour donner ses ordres à Mactalla.

Un domestique entra, et dit à Osmond que Mactalla étoit parti à cheval, depuis près de deux heures.

A-t-il dit où il alloit? reprit Osmond très-étonné.

« Non, signor. Seulement, il a assuré qu'il ne seroit pas long-temps absent. »

Osmond se décida à l'attendre; et réfléchissant qu'il seroit plus poli de prendre congé de mistriss Raymond en lui écrivant un billet d'adieu, il demanda des plumes et de l'encre.

On le conduisit dans une autre chambre,

où il y avoit un secrétaire ; et on le laissa seul. Mais à peine avoit-il pris la plume, que la porte s'ouvrit. Il leva les yeux, et vit miss Raymond qui se retiroit.

Incapable de résister au plaisir de la voir encore une fois, il vola auprès d'elle et la conjura de ne pas lui laisser croire qu'elle sortoit de l'appartement à cause de lui.

Je vous assure, monsieur, reprit-elle d'un air extrêmement embarrassé, que je me retirois parce que je vous voyois occupé ; j'avois laissé ma mère ici, et je venois la rejoindre.

Osmond s'aperçut alors qu'il étoit dans l'appartement que ces dames avoient habité la veille.

Je vous prie de continuer à écrire, monsieur Munro, dit Cordelia, ou je vais sortir.

Quelques minutes suffiront pour finir ma lettre, reprit Osmond avec un pro-

fond soupir ; elle est adressée à mistriss Raymond, et je me croirois bien ingrat si, avant mon départ, je ne lui témoignois pas le sentiment profond que je conserverai toujours de ses bontés pour moi.

Avant votre départ ! s'écria miss Raymond en changeant de couleur ; alors je supposerois que vous avez abandonné l'idée d'aller à Naples ?

Non, madame.

En vérité ! reprit Cordelia avec l'accent de la surprise. — Mais, alors, pourquoi écrire à ma mère ? — Ah ! je vois, monsieur Munro, dit-elle en essayant de sourire, que vous êtes fatigué des soins que vous preniez pour nous, et que vous saisissez cette occasion de nous quitter.

Grand Dieu ! madame, s'écria Osmond avec véhémence, pouvez-vous le supposer ?.... Ah ! miss Raymond,

vous saviez la peine cruelle que vous m'avez causée, vous n'auriez jamais exprimé cette idée.

Vous me rendez justice, dit miss Raymond d'une voix tremblante, et pénétrée du chagrin qu'elle voyoit bien qu'elle lui avoit fait; comment serois-je capable d'affliger volontairement une personne qui a risqué sa vie pour sauver ma famille !

Oh ! ne parlez pas de cela, interrompit passionnément Osmond; la vie m'eût été insupportable si je n'avois pas préservé la vôtre.

Soyez bien assuré, monsieur Munro, dit Cordelia en rougissant beaucoup, que je ne crois point que vous désiriez vous éloigner de nous. Votre motif pour nous quitter vient de. . . Elle s'arrêta comme s'il lui étoit impossible de continuer; car alors elle pensoit à la conduite de son père. — Enfin elle ajouta : Ma mère

peut mieux que moi expliquer..... excuser plutôt..... ce qui, j'en suis sûre, a causé votre détermination..... Je souhaite que vous ne partiez pas sans la voir.

Vos ordres, madame, dit Osmond d'un ton respectueux, seroient une loi pour moi dans toute autre occasion; mais je dois éviter cette explication à mistriss Raymond.

Eh bien, monsieur, dit miss Raymond plus froidement, et faisant un mouvement pour s'en aller, je n'ai plus rien à vous dire sur ce sujet; seulement je suis convaincue que les regrets de ma mère sur ce qui s'est passé, seront beaucoup augmentés si elle ne vous voit pas avant votre départ.

Elle ne sait donc pas ce qui se passe ici, dit Osmond en portant la main sur son cœur; et son secret s'échappa malgré lui de ses lèvres...... Elle me donneroit plutôt la force de m'éloigner,

puisqu'en me bannissant d'auprès de vous, c'est le seul moyen de me rendre à la raison et à mes devoirs.

Je vois, monsieur, dit miss Raymond comme si elle ne l'avoit pas compris, que je vous ai interrompu; d'ailleurs, je désire savoir quand ma mère compte partir; recevez mes adieux.

Elle prononça ces mots d'un air si réservé, qu'Osmond en fut anéanti. Le léger espoir qu'il avoit osé former, s'évanouit comme un songe. Il la suivit lentement jusqu'à la porte; mais, au moment de la voir sortir, il ne put supporter l'idée qu'elle le quittât sans lui avoir pardonné.

Je m'aperçois, madame, lui dit-il d'un air abattu, que j'ai été assez malheureux pour vous offenser; mais si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez que jamais une idée présomptueuse ne s'est mêlée à l'admiration que vous m'avez inspirée; la violence de mon

émotion a seule pu me trahir : daignez m'accorder mon pardon.

Vous pardonner! répéta miss Raymond avec vivacité. O monsieur Munro! Elle s'arrêta et détourna son visage.

Osmond se rapprocha d'elle; l'espérance qu'il venoit de perdre, se ranima dans son cœur.

Je veux dire, monsieur Munro, reprit Cordelia en essayant de parler plus gaîment, que je ne crois point que vous ayez eu l'intention de me déplaire; et pour vous prouver que vous avez tort de me croire offensée, recevez, je vous prie, les vœux que je forme pour votre bonheur.

Elle dit ces derniers mots d'une voix entrecoupée, et voulut sortir; mais Osmond, hors de lui-même, ne put la quitter ainsi. Il saisit sa main, la porta à ses lèvres, la pressa sur son cœur; et tombant à ses genoux il s'écria : Puissiez-vous être heureuse!.... Puisse cette

main charmante n'appartenir jamais qu'à celui qui sera digne de tant de bonheur! et alors je serai moins infortuné.

Miss Raymond fit un effort pour dégager sa main ; une larme tomba sur celle d'Osmond : elle détourna la tête ; mais il s'aperçut que son visage étoit pâle et baigné de pleurs.

Cette vue n'étoit pas faite pour calmer son émotion ; il pressa de nouveau sa main. La porte s'ouvrit ; Osmond se leva précipitamment, et vit mistriss Raymond.

La sensation qu'il éprouva fut terrible. Quand il revint à lui, il se trouva dans sa chambre, sans savoir comment il s'y étoit rendu, ni même comment miss Raymond l'avoit quitté. Il n'eut, pendant quelques minutes, d'autre sentiment que le désespoir d'avoir été surpris aux pieds de Cordelia par sa mère, et de passer peut-être à ses yeux pour un homme sans honneur et sans déli-

catesse, qui se prévaloit des services qu'il leur avoit rendus. Il se fit les reproches les plus sévères. Enfin le bruit d'une voiture le tira de la stupeur où il étoit plongé; il s'élança vers la fenêtre.... C'étoit M. Raymond qui emmenoit sa famille.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



